VOLUME VI — WINNIPEG, MARDI, 21 JANVIER 1919 — NUMERO 38

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS
Canada et Etats-Unis $2.00
Union Postale $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUBLISHING CO. LTD.
619 Ave McDermot
Téléphones Garry 64-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

MUNICIPALISATION

Il est donc entendu que pas un district scolaire ne manquera de représentant à la Convention des Commissaires d'Ecoles qui sera tenue à Winnipeg, les 25, 26 et 27 février prochains.

Qu'on se mette en garde tout de suite contre les projets de municipalisation des districts scolaires.

Pour l'intelligence de la chose, nous disons simplement que par municipalisation on entend la fonte de plusieurs petits districts en un grand, qui aurait son siège au chef-lieu de la municipalité.

L'éducation des enfants est affaire des parents. Quand ils ne peuvent pas s'acquitter de ce devoir, ils engagent des maîtres ou maîtresses pour les remplacer. Moins il y aura de monde qui mettra le nez dans cette affaire, mieux ce sera. La municipalisation est destinée à permettre à ceux qui sont à dix, vingt et trente milles de vous, d'engager des maîtres et maîtresses qui prendront soin de vos enfants.

Evidemment, comme toujours, on va présenter le projet sous un beau titre: C'est du progrès moderne, c'est une manière plus *business* de faire les choses, et toute la kyrielle des mots creux. En réalité, c'est la loge qui veut mettre la main sur l'enfant, le ravir aux parents par certains procédés légaux qui cachent la main qui agit en-dessous.

A voir l'unité d'action et la similitude des moyens mis en oeuvre dans tous les pays où la Loge s'est emparé de l'école, il n'y a pas de doute sur la nature du projet en voie de réalisation.

Le poulet porte sa marque; il est de la race de ceux que des hommes soucieux de leurs droits de citoyens et de leurs prérogatives de pères de famille refouleraient dans le gosier de ceux qui font profession de les élever. Bêtes et hommes sont dignes les uns des autres; qu'on les laisse ensemble, pour la sauvegarde du bien des enfants, des droits des parents et en plus de la sécurité de leur bourse. Ceux qui poussent le projet de l'avant ne sont pas ceux qui payent. Que leur importe. L'intérêt des enfants, c'est secondaire; les finances des parents, c'est moins que secondaire. Ce qui importe, c'est la réussite de certains petits projets qui ont déjà fait banqueroute partout où ils ont été essayés.

LE DEVOIR

Le *Devoir* est entré dans sa dixième année. Nos meilleurs voeux de succès. De tous les journaux de la Province de Québec, c'est celui qui suit de plus près les affaires manitobaines: il nous accorde une publicité qu'il sait faire toujours délicate et patriotique.

Il est trop mêlé à la vie publique canadienne pour ne pas avoir d'un côté des admirateurs, de l'autre des ennemis résolus. Il ne plait guère aux partis politiques: l'un et l'autre le regardent d'un oeil où se découvre la crainte qu'il ne compromette d'une manière irrémédiable la discipline de parti en ce pays.

Nous n'avons pas plus de dévotion qu'il ne faut pour cette discipline; nous croyons même que c'est un élément de faiblesse pour les meilleures causes et un danger pour les hommes les mieux intentionnés.

La crainte est le commencement de la sagesse pour les politiciens de carrière. L'existence d'une phalange puissante qui veut rester dans la politique sans se laisser embrigader trop étroitement par la discipline de parti est en même temps une menace pour les politiciens et une garantie pour les électeurs qui songent aux intérêts du pays avant ceux des partis politiques.

Le *Devoir* a puissamment travaillé l'opinion publique dans ce sens depuis dix ans, et pour notre part, nous croyons que par là il a rendu un immense service au Canada tout entier.

La vaillante minorité française de l'Ontario a trouvé dans le *Devoir* un ami fidèle et un défenseur intrépide, même aux plus mauvais jours; c'est le propre des véritables amis.

La langue française n'a pas de plus vaillant propagateur. La rédaction du *Devoir* sait mettre à cette campagne tout l'esprit de suite et le souci du détail que demande pareille oeuvre. On y est ennemi du genre "grosse caisse", mais on y met de l'intelligence et de l'énergie. C'est préférable.

Au vaillant lutteur, nos voeux réitérés de longue vie et de prospérité.

ARBRE ET SES FRUITS

"On reconnait l'arbre à ses fruits." La maxime n'est pas neuve et surtout n'est pas contestable.

Que penser du socialisme? Laissons de côté les théories, et jugeons-le à ses fruits.

1o—Nous parlions, la semaine dernière, d'un de ces fruits. Dans une ville de Russie, pour réduire en pratique une des théories du socialisme, — celle de mettre les biens en commun, — un Conseil Municipal ose décréter le mariage forcé des filles et décide de plus que les enfants issus de ces mariages seront propriété d'état.

C'est l'esclavage des femmes. Sous étiquette de progrès, on recule de vingt siècles dans la voie de la civilisation. Fruit de l'arbre socialiste.

2o—A Lodz, disent les dépêches, les ouvriers socialistes ont adopté la coutume, lorsqu'ils veulent avoir de l'argent, de le demander à leurs patrons, s'ils les aperçoivent dans les rues ou dans les maisons avoisinantes, et de les jeter en prison jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils exigent.

Naturellement, à ce régime, la provision des patrons ne peut pas durer longtemps. Aussi la conclusion logique ne s'est pas fait attendre longtemps. Dans Lodz et autres villes manufacturières, il ne se fait plus aucun travail. Et l'autre conclusion inévitable, c'est que les ouvriers, après avoir *bamboché*, vont crever de faim en même temps que les patrons. Toutes les belles théories n'y pourront rien.

3o—A Riga, tous les membres de la bourgeoisie ont été arrêtés par le Soviet Lettish, qui a aboli le droit de propriété privée dans cette ville.

C'est le vol, plus le gaspillage, puis la faim.

Aux fruits on reconnait l'arbre. Qu'on juge du socialisme par ceux que nous venons de cueillir dans les dépêches.

Cet arbre on le plante au Canada; il produira ses fruits. Nous avons déjà le socialisme dans l'école. Le gouvernement déclare les enfants propriété d'état pour fins scolaires. On se scandalise de voir un conseil municipal attenter à la vertu et à l'honneur des jeunes personnes. Nos gouvernants font-ils mieux en ravissant le surnaturel de l'âme des enfants par leur école neutre?

Pour satisfaire les ambitions de certains requins de la finance, l'Etat vient de se charger des chemins de fer qui menaçaient banqueroute. C'est sous forme légale mettre bel et bien la main dans la bourse des particuliers. Ce n'est pas l'homme dans la lune qui payera pour les millions qu'on a jetés dans le compte de banque des *boss*.

C'est du socialisme dans les hautes sphères; il ne peut pas tarder à descendre. Alors, gare les grosses bourses! Elles pourraient bien se dégonfler, et la vie des propriétaires passer par les ouvertures.

Certaines revendications ouvrières sont sûrement exagérées, mais certaines exploitations dans les hautes sphères sont les meilleures semences du socialisme.

Ne perdons pas de vue que le bolchévisme, qui est du socialisme, consiste à mettre en pratique la doctrine d'en avoir toujours plus pour soi, sans songer aux autres. Avec ce régime-là, quels que soient ceux qui le mettent en pratique, il faut en venir aux coups, à la famine, à la dégradation et à la mort plus tôt qu'on ne désire; au surplus, ce n'est guère une préparation pour arriver en bonne posture de l'autre côté.

Là, ce sera le nivelement tout de bon. Dans ce monde-ci, quand on est petit voleur, on passe pour imbécile et on se fait mettre à l'abri; quand on est voleur en gros, on passe pour habile, on réussit même parfois à se faire *sirer*. Mais là-bas, il faut passer pour ce qu'on est; il n'y a pas de *sirage* qui tienne.

NOTRE FORCE

C'est dans la collaboration unanime, dans l'effort de tous que notre force se trouve. Il ne faudrait pas imiter un bon *Canayen* parti ces semaines dernières pour un voyage à la province de Québec.

— Vous allez nous donner un coup de main, là-bas, car vous avez réussi ici. Un bon mot pour faire connaitre le pays et amener quelques colons.

— Il n'y a pas de danger que je fasse cela, fut la réponse.

Et la raison d'une réponse aussi étrange? Lisez attentivement, car il ne faut pas l'imiter. Pour l'honneur de tous, il faut que ce spécimen déjà rare devienne de plus en plus rare. Sa raison, c'est qu'ayant réussi, il lui fallait réussir encore davantage, et qu'un plus grand nombre de cultivateurs venant au pays, le prix du blé baisserait. Donc, il en aurait moins pour lui-même: ce qu'il ne voulait pas.

En voilà un qui n'est certes pas plus fort en économie politique qu'en patriotisme; et ce qu'il lui manque surtout, c'est un brin de bon sens. Songez donc à l'influence que pourrait avoir sur le marché mondial la venue de deux ou trois cents cultivateurs de plus au Manitoba, — mettez deux ou trois mille si vous préférez. L'influence d'une goutte d'eau dans la Rivière Rouge. C'est à se demander quelle dose d'eau de vaisselle il a dans son sang. Elle doit être plutôt considérable!

Notre force est dans la collaboration unanime et l'effort de tous. Nous sommes 35,000 au Manitoba. S'imagine-t-on ce que serait la résultante d'un modeste effort multiplié par 35,000. Dire un bon mot à un ami, faire connaître ses succès à des parents qui ont de grosses familles à établir sur de petites terres devenues insuffisantes, coopérer par quelques piastres à un mouvement de colonisation, donner un coup de main aux siens quand il ne nous en coûte pas plus que d'avoir affaire à d'autres, sont des efforts qui comptent et qui mettent en route la collaboration unanime, source de notre succès et garantie de notre survivance.

Donc, n'imitons pas le spécimen dont nous venons de parler: il doit être un des descendants de ceux qui décourageaient les nouveaux-venus de venir s'établir dans leurs paroisse pour avoir plus grand de pacage libre où faire paitre leurs vaches. Ils ignoraient que les vaches coureuses de chemins assurent l'indigence à leurs propriétaires. Mais courage, ça change!

LES ILLUSTRES TREIZE

On ne se rappelle peut-être pas l'incident, il est déjà vieux. Feu l'Honorable Honoré Mercier avait fait voter par la province de Québec une indemnité aux Jésuites en dédommagement de la confiscation de leurs biens par le gouvernement lors de la disparition temporaire de leur ordre au Canada. Un tel acte de justice ne pouvait que provoquer la rage des Jaunes. Aussi firent-ils feu et flamme et demandèrent-ils au gouvernement fédéral le désaveu de l'acte de la législature québecoise. Rien ne tiendrait contre la vague qu'ils allaient soulever. Le vieux Sir John McDonald, qui s'y connaissait en fait d'hommes, les laissa crier. Il refusa le désaveu et demanda à la chambre de l'appuyer. Les Orangistes mobilisèrent leurs forces aux Communes, avec le brillant résultat que treize députés se levèrent pour voter en faveur du désaveu. Depuis, ils ont passé à l'histoire sous l'épithète ridicule de "les illustres treize".

Les Orangistes ont fait un tapage infernal dans la Saskatchewan, depuis une couple d'années. Toutes les langues autres que l'anglais devaient disparaître. Il s'est trouvé dans le ministère une couple d'hommes, assez hommes pour ne pas craindre les hauts cris. Ils raffermirent le courage du premier ministre, un peu intimidé par tant de bruits. Le projet de loi assurant au français reconnaissance légale fut amené en chambre. Quand vint le temps de voter, M. McLean, le porte-étendard des jaunes, réussit à réunir sept votes contre le projet. "Les illustres sept."

Leçon pratique à tirer de ces deux événements: Nos hommes publics feraient bien de ne pas trop prendre pour chose formidable les cris des Orangistes. Quand ils ont affaire à une main un peu ferme, ils se couchent; ils sont de race.

Pourquoi M. Norris n'imiterait-il pas le premier ministre de la Saskatchewan? Il y aurait un peu de bruit, mais s'il applique le remède appliqué en Saskatchewan, — c'est-à-dire un peu de courage, — il en serait quitte pour le bruit, et il aurait donné un commencement de justice. La prospérité du pays ne peut pas aller sans la justice; la haine est le mot d'ordre des Orangistes: il ne peut sortir rien de bon de là. Le plus tôt on remisera la haine comme atout politique, le plus tôt le pays jouira de la paix et de la véritable prospérité.

DES TIMBRES FRANÇAIS

Point d'autres

Le Bureau de l'Information Publique à Ottawa, dont ressort la propagande du timbre d'épargne, nous apprend en réponse à notre refus d'user des timbres anglais, de pamphlets et clichés anglais, que dorénavant nous aurons des timbres français. Ce que nous demandions, c'était le timbre bilingue, le seul qui eut représenté à l'étranger avec toute l'exactitude possible le caractère bilingue de ce pays. On nous donne le timbre français. Très bien. Nous en sommes satisfaits. D'aucuns en remercieront le gouvernement et lui en exprimeront leur gratitude. Nous, point. Ce n'était pas une faveur un privilège que nous demandions; c'était la reconnaissance d'un droit que nous croyons inviolable et que nous voulons rendre tel. Minorité, nous avons dû l'enlever de haute lutte.

"La liberté se conquiert", a écrit Edouard Drumont. Rien de plus vrai, — tant dans les petites choses que dans les grandes. Bagatelle, de prime abord, que le timbre d'épargne, Anglais ou français, cela ne fait rien à sa valeur marchande; c'est ce qu'on répondit aux premiers patriotes qui osèrent critiquer la conduite du gouvernement et réclamer le respect du français. Mais toute grande chose n'est que la somme, la résultante de petites choses, de bagatelles. Partisans et adversaires du français le savent, et c'est tout le pourquoi de la lutte qui depuis des années se poursuit autour du français.

Nos ennemis comprennent que détruire en un seul effort la langue française au Canada est chose impossible, et c'est pourquoi ils aiment mieux procéder par le détail, chaque jour détruisant un moëllon de l'édifice français. Laissons-les faire un quart de siècle, et soudain tout craquera, tout s'effritera, tout croulera comme un château de cartes.

Mais voilà. Des patriotes clairvoyants ont, chez nous, saisi l'importance du détail; ils ont compris qu'à l'attaque par le détail, il fallait opposer la défense par le détail. C'est toute la raison de la campagne en faveur du timbre, du livre bleu en français, des formules françaises d'impôt sur le revenu et de multiples autres détails de l'activité française. Ce sont bagatelles, ce sont vétilles, oui, pour ceux qui ont intérêt à nous en convaincre et savent que s'ils y parvenaient, la partie serait aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes gagnée pour eux.

Heureusement, nous savons le fond et l'arrière-fond et même le tréfond de leur pensée. Ils veulent de tous leurs préjugés et de toutes leurs haines la disparition du français. Ils le pourchassent dans tous les domaines, et ils sont trop perspicaces pour ne savoir point que même le plus petit détail a son importance dans une lutte. Quel que soit le terrain, l'esprit qu'ils y animent est le même. Un texte de loi, parce qu'ils ont la force brutale de le voter, supprimera l'enseignement du français dans une province; un oubli prémédité, voulu, tendra au même but dans le domaine de l'administration. Quand le français aura disparu de la pratique, le texte de loi qui consacre sa mort aura tôt fait de suivre.

Que la *Free Press* fasse l'étonnée, la surprise et nous jure sur tous les tons qu'on nous aime, elle y perd son temps. Nous savons à quoi nous en tenir. Chat échouillanté n'y retourne pas. Et Dieu sait si le chat canadien-français l'a été. Que la *Free Press* en fasse son deuil. Nous croyons dur comme fer que le gouvernement ne voulait point nous donner de timbres français. Non seulement il ne nous en donnait pas à nous de l'Ouest, mais il essayait de faire avaler le timbre anglais à la province de Québec. S'il revient à de meilleurs sentiments, c'est qu'il a été harcelé de toutes parts, poussé

(*A suivre en cinquième page*)

COLONISATION

La terre est à celui qui sait la prendre d'un franc coeur et d'une poigne robuste.
Gabriel Hanotaux.

De toutes nos forces nationales, la plus sûre, la plus puissante et la plus traditionnelle, c'est la terre canadienne. En effet, le sol n'est-il pas le point d'appui des foyers domestiques, la pierre d'assise de nos nombreuses familles, la source de notre vie nationale elle-même?

Il s'ensuit donc que l'agriculture, considérée partout comme le meilleur agent de la sécurité des peuples, doit être notre préoccupation dominante. "Toute nation qui fait de l'agriculture sa principale occupation conserve toujours un degré de vitalité et de santé qui lui assure l'avenir." (1) Etant donné le milieu où il vit, la diversité et la prépondérance des races qui l'environnent, il est certain que, pour le peuple canadien-français, l'emprise du sol est la condition essentielle de sa survivance, que l'agriculture est son principal moyen de développement, et que la fidélité à la terre est la sauvegarde la plus sûre de sa foi et des saines traditions françaises.

Voilà d'ailleurs une vérité générale que personne n'ose contester. C'est dans son application pratique, c'est dans l'art de faire la "conquête du sol" que nous pouvons nous accuser d'avoir été imprévoyants, routiniers, inconséquents. Nulle part plus que dans l'oeuvre de la colonisation, avons-nous manqué de vision, de détermination; au cours de notre histoire nous n'avons rien fait qui vaille pour canaliser notre expansion et rester un peuple uni par le contact au sol, par la vie économique et par la solidarité des intérêts religieux et des aspirations nationales.

Il est trop tard pour essayer de refaire les cadres d'un Canada français. Au moment de la Confédération, il aurait pu être question de consolider les deux principaux groupes de langue française — les Canadiens et les Acadiens. Mais depuis cinquante ans, les nôtres, sans parler de ceux qui ont émigré aux Etats-Unis, se sont tournés vers l'Ouest; ils se sont d'abord implantés dans l'Est, puis dans le nord de l'Ontario, et enfin dans les provinces des prairies. Déjà nous comptons des groupes de nos nationaux, en dehors du Québec, dans sept provinces canadiennes. Régis par la même charte politique et nationale, mais divisés au point de vue territorial et administratif, nous avons tous double bataille à mener. La province de Québec est condamnée à défendre sa sécurité par deux moyens d'action: chez elle, par l'accroissement d'une population réellement française; à l'extérieur, par la force et l'influence des groupes bilingues. Chaque groupe a sa ligne de défense locale, en tant que minorité française, et doit en même temps apparaître dans la lutte qui se poursuit sur le théâtre du grand tout canadien.

Aucun peuple en formation ne s'est trouvé aux prises avec une telle difficulté. Il nous a fallu une force d'endurance remarquable pour n'avoir pas succombé, malgré nos erreurs, à cette multiple offensive. Il semble malheureusement que cela sera notre sort tant que la Confédération durera. Le danger est-il plus imminent pour les groupes que pour la province-mère? L'avenir nous réserve-t-elle le triomphe ou la défaite? Nous sommes dans la main de Dieu qui seul le sait. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas nous servir des qualités dont Il nous a pourvus et des ressources qu'Il a mis à notre disposition pour opérer, selon ses vues, notre propre salut.

* * *

Une tâche immense se présente donc à nous: celle de tenter la réunion des colonies canadiennes-françaises et de faire "la terre ferme". Nous y parviendrons si nous savons profiter des leçons du passé, si nous apprenons à faire usage de la vitalité de notre race, et si, Québec en tête, nous savons faire l'union des esprits et l'accord des volontés, pour ensuite formuler et exécuter un plan de résistance efficace, par la colonisation, à l'assaut, organisé ou toléré, contre la race canadienne-française.

Nous avons poursuivi, dans le passé, des ambitions divergentes; nous avons trop pratiqué "la division des tâches", sans nous soucier du travail d'achèvement. Quant à la colonisation, le besoin de l'heure, c'est d'enrayer l'exode des campagnes, et la réforme la plus pressante, c'est de faire la répartition de l'excédent de la population rurale, selon les besoins de la défense nationale, partie au dedans et partie au dehors du territoire du Québec.

Pour prendre l'initiative d'une oeuvre de consolidation, nos compatriotes de la province-mère n'ont qu'à conformer leurs actes à leurs convictions. Leurs hommes publics les plus éminents reconnaissent le rôle des divers groupes canadiens-français. En 1900, faisant allusion au développement de notre race, au cours du 19me siècle, M. Thomas Chapais écrivait: "Nous avons conquis sur la forêt et la solitude les Bois-Francs, le lac Saint-Jean, les régions de l'Ottawa, du Nominingue, de la Métapédia, et franchissant nos frontières, nous avons entamé le Haut-Canada à l'Est et à l'ouest, et lancé "nos colonies" jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses." Lors de la motion Francoeur, à la législature de Québec, et si je ne me trompe, Sir Lomer Gouin qui disait que "la province de Québec ne saurait sortir de la Confédération sans signer l'arrêt de mort des "minorités françaises" des autres provinces." La jeunesse canadienne-française surtout ne répète-t-elle pas, depuis les persécutions récentes contre la langue française: "Aidons nos frères à lutter, à vaincre aux avant-postes, car après eux, c'est nous que l'on attaquera." Ces déclarations ne prêtent à aucune équivoque. Après avoir fondé "des colonies", reconnu la nécessité de leur survivance et décidé de les protéger, Québec ne peut méconnaitre leurs besoins.

* * *

Il ne saurait y avoir de doute que le grand besoin des minorités, c'est du renfort pour conquérir plus de sol et multiplier le nombre de leurs paroisses. Québec ne saurait se soustraire à l'obligation de contribuer une part de ce renfort. Il pourra toujours le faire suffisamment, après qu'il aura mis fin à la désertion de ses campagnes par les fils de cultivateurs.

(*A suivre en cinquième page*)

LE COIN DES DAMES

ILS étaient tout l'un pour l'autre, et après dix ans d'union, ils s'aimaient comme au premier jour. Quatre enfants: trois filles et un garçon, étaient venus resserrer les liens qui les unissaient. Le mari travaillait rude et bien, emportant à la fin de chaque quinzaine tous les sous de son salaire. La mère, vraie modèle d'épouse, faisait fructifier par une scrupuleuse économie l'argent péniblement gagné. Le soir, quand la journée était finie, les enfants couchés, le père lisait tranquillement les nouvelles de son beau pays de France, et pendant ce temps la mère cousait, raccommodait; l'aiguille était agile, car elle était poussée par l'amour. Le bonheur régnait donc dans cette famille; mais comme toute chose de la terre il ne devait pas durer. La guerre, la sans-pitié, vint donner ses ordres cruels, et par un beau soir d'automne le mari s'arracha de son foyer pour répondre à l'appel de la mère-patrie.

Ce fut un coup terrible pour la pauvre femme de se voir ainsi, seule dans un pays étranger, sans parents, sans amis. En lui disant adieu, elle se sentit dépouillée de tout, et pas même la vue de ses enfants ne diminua sa peine. Elle souffrait à crier; elle avait honte de sa faiblesse et regrettait de ne pas trouver dans son dévouement à ses enfants une compensation à l'amour de son mari. Pour elle, le foyer était assombri comme si le soleil était anéanti à l'horizon. Les soins du ménage, qu'elle avait tant aimés, ne lui présentaient aucun attrait. Il n'y avait rien au-delà de la douleur que lui causait l'absence du compagnon de sa vie. Elle essaya de cacher sa peine et ses inquiétudes; elle dévora ses larmes, mais, privée de consolations et de sympathies, avec cette angoisse qui lui déchirait le coeur, elle perdit la raison.

Pauvre âme! elle était de la race de ces affamés de tendresse qui ne peuvent vivre que dans les rayons de soleil du bonheur... Un peu d'amour, des soins affectueux de la part des enfants auraient certainement conservé l'équilibre dans ce cerveau affaibli par la douleur de la séparation, mais les enfants sont tous les mêmes: ils n'aiment pas les larmes et la tristesse. La Fontaine disait bien avec raison:

"L'enfance n'aime rien
"Cet âge est sans pitié."

Voyant la mère perdre son jugement, parler d'une manière insensée, devenir insouciante de tout, ils se détournèrent d'elle, et la pauvre femme partit, un matin, pour la maison de santé.

Chacun a ses occupations, et surtout on ne peut deviner les drames de douleur qui se passent chez les autres; mais ces nouvelles font mal au coeur, et on se dit: "Si j'avais su."

Souhaitons et prions qu'avec la fin de la guerre et le retour de l'absent adoré, la raison revienne à cette femme qui a trop aimé. L'amour fidèle, c'est si rare de nos jours!

GERTRUDE.

PENSEES

Il n'y a pas de nature si mauvaise qui ne puisse se modifier lorsque la lumière de Dieu y pénètre.

* * *

Il faut regarder d'abord où est le devoir et marcher ensuite droit vers lui, sans se préoccuper de savoir si on foule aux pieds ses aises, ses intérêts ou même son coeur.

DEUX OISILLONS BELGES

Un soir, dans une de nos villes du Sud, un train de réfugiés belges venait d'entrer en gare et les pauvres martyrs, un à un, descendaient lentement, exténués et ahuris, sur ce quai inconnu où des Français les attendaient pour les recueillir. Traînant avec eux quelques hardes prises au hasard, ils étaient montés dans ces voitures sans même se demander où elles les conduiraient; ils étaient montés dans la hâte de fuir, d'éperdument fuir devant l'horreur et la mort, devant le feu, devant les indicibles mutilations, devant tout ce qui ne semblait plus possible. sur la terre mais qui couvait encore, paraît-il, au fond des cervelles allemandes et qui tout à coup s'était déversé sur leur pays et sur le nôtre comme un dernier vomissement des barbaries originelles.

Ils n'avaient plus ni village, ni foyer, ni famille, ceux qui arrivaient là, sans but, comme des épaves et la détresse effarée était dans les yeux de tous. Beaucoup d'enfants, de petites filles dont les parents s'étaient perdus au milieu des incendies ou des batailles. Et aussi des aïeules, maintenant seules au monde, qui avaient fui, sans trop savoir pourquoi, ne tenant plus à vivre, mais poussées par un obscur instinct de conservation: leur figure, à celles-là, n'exprimaient plus rien, pas même le désespoir, comme si vraiment leur âme était partie et leur tête vidée.

Deux tout petits, perdus dans cette foule lamentable, se tenaient serrés par la main, deux petits garçons visiblement deux petits frères: l'aîné qui avait peut-être cinq ans, protégeant le plus jeune qui pouvait bien en avoir trois. Personne ne les réclamait, personne ne les connaissait. Comment avaient-ils compris qu'il fallait monter dans ce train, eux aussi, pour ne pas mourir? Leurs vêtements étaient convenables et ils portaient des petits bas de laine bien chauds; on devinait qu'ils devaient appartenir à des parents modestes mais soigneux; sans doute étaient-ils fils de l'un de ces braves soldats belges tombés héroïquement au champ d'honneur et qui avait dû avoir pour eux, au moment de la mort, une suprême pensée de tendresse. Ils ne pleuraient pas, tant ils étaient anéantis par la fatigue et le sommeil; à peine s'ils tenaient debout. Ils étaient incapables de répondre quand on les questionnait, mais surtout ils ne voulaient pas se lâcher, non. Enfin le grand aîné crispant toujours sa main sur celle de l'autre dans la peur de le perdre, prit tout à coup conscience de son rôle de protecteur et trouva la force de parler à la dame à brassard penchée vers lui.

Madame, dit-il d'une toute petite voix suppliante et déjà à moitié endormie, Madame est-ce qu'on va nous coucher?

Pour le moment, c'était tout ce qu'ils attendaient de la pitié humaine; qu'on voulût bien les coucher. Vite on les coucha ensemble bien entendu, et ils s'endormirent aussitôt, se tenant toujours par la main, pressés l'un contre l'autre, à la même minute, plongés tous les deux dans la tranquille inconscience des sommeils enfantins.

Une fois, il y a longtemps, dans la mer de Chine, pendant la guerre, deux petits oiseaux étourdis, deux minuscules petits oiseaux, moindres encore que nos roitelets, étaient arrivés, je ne sais comment, à bord de notre cuirassé, dans l'appartement de notre amiral, et tout le jour, sans que personne cherchât à leur faire peur, ils avaient voleté là de côté et d'autre, se penchant sur les corniches et sur les plantes vertes.

La nuit venue, je les avais oubliés, quand l'amiral me fit appeler chez lui. C'était pour me les montrer, et avec attendrissement, les deux petits visiteurs, qui étaient allés se coucher dans sa chambre, posés d'une patte sur une frêle cordon de soie qui passait au-dessus de son lit. Bien près, bien près l'un de l'autre, devenus deux petites boules de plumes qui se touchaient et se confondaient presque, ils dormaient sans la moindre craindre, comme très sûrs de notre pitié...

Et ces pauvres petits Belges endormis côte à côte m'ont fait penser aux deux oisillons perdus au milieu de la mer de Chine. C'était bien la même confiance et le même innocent sommeil; mais des sollicitudes beaucoup plus douces encore allaient veiller sur eux.

Pierre Loti,
de l'Académie française.

A LA MAISON

Ce n'est pas une raison, parce que la guerre est finie, de mettre l'économie de côté. Nous devons, au contraire, ménager encore plus, afin d'avoir un peu de surplus pour aider aux autres, car lorsque l'on vous demande une légère aumône pour une famille dans le besoin et que vous refusez faute de monnaie, vous regrettez aussitôt certaine dépense de toilettes. Cette robe légère futelle de soie ou de tulle, vous pèse comme du plomb.

C'est surtout dans les vêtements que l'économie peut se pratiquer le mieux. Le plus petit coupon d'étoffe, un petit bout de fourrure, quelques pouces de soie trouvent souvent un emploi aujourd'hui. Avec les robes droites et étroites, il est facile de tout utiliser. Les tissus qui ne sont pas trop usés peuvent être retournés. Un repassage à sec ou à vapeur leur donnera vite l'apparence du neuf.

C'est surtout l'hiver que l'on pense à équiper nos garçons pour l'été, vu que les jours sont propices à la couture. Chaque femme avisée aura à coeur de tirer parti des vêtements qu'elle a. Ainsi, les chemises d'homme sont toujours confectionnées avec des tissus de très bonne qualité et sont souvent mises de côté en raison de l'usure autour de la bande d'encolure et des manchettes. On peut facilement tailler une blouse de garçons dans une chemise d'homme, même de la plus petite dimension. Il y a peu de travail, car les boutonnières du devant de la chemise sont déjà faites, et les boutons cousus.

Faisons donc usage de tous les vêtements que nous possédons, et ne laissons pas sommeiller au fond des coffres et des armoires des étoffes qui peuvent être mises en usage avec profit.

G.

RECETTES

Pouding au suif

Ingrédients: 2 tasses de raisins; 1 tasse de suif; 1 tasse de lait; 1 tasse de sucre; 1 tasse de farine; 2 tasses de miettes de pain; 1 cuillerée à thé de soda; 1 pincée de sel.

Préparation: Faites dissoudre le soda dans le lait, et ajoutez les autres ingrédients. Versez dans un moule bien beurré et faites cuire à la vapeur trois heures.

* * *

Pouding au riz sans oeufs

Ingrédients: 4 tasses de lait; ½ tasse de riz; ½ cuillerée à thé de sel; ½ tasse de sucre; ½ citron (le jus).

Préparation: Mettre le riz dans un plat beurré avec le sucre, le sel et le lait. Faites cuire dans un four modéré pendant deux heures, ayant soin de brasser trois fois pendant la première heure, afin d'empêcher le riz de s'attacher au fond.

LES RECLAMATIONS DE LA GRECE AU CONGRES DE LA PAIX

Elles sont contenues dans un mémoire signé par le premier ministre Venizelos.—Demande d'expansion hellénique dans les Balkans et en Asie Mineure.

Paris, 15. — La Grèce a produit à la conférence de la paix un mémoire signé par le premier ministre Venizelos faisant ressortir la situation de ce pays et ses réclamations dans le règlement des hostilités. Ce mémoire dit que la population de la nation hellénique se compose de 8,256,000 habitants, dont 55 pour cent demeurent dans le royaume de Grèce et le reste en dehors des limites de ce pays. Un demi-million de Grecs d'Amérique sont inclus dans ce nombre.

Désirant réunir la population grecque dans les Balkans, l'Asie Mineure et les îles adjacentes au royaume, la Grèce demande d'abord l'Epire du nord, qui renferme 120,000 Grecs contre 80,000 Albaniens. On donne pour raison que les premiers, outre qu'ils sont en plus grand nombre, ont une civilisation plus avancée. En second lieu, la Grèce demande la Thrace. Ce pays, d'après le mémoire, renferme un grand nombre de Grecs. "Puisque, d'après la 12e condition du président Wilson, Constantinople ne peut demeurer aux Turcs", dit le mémoire, "la solution naturelle serait de donner cette ville à la Grèce et d'établir des garanties internationales pour la liberté des détroits."

On fait remarquer que le principal élément natif de la population de Constantinople est grec et qu'il est numériquement plus grand que "les éléments de toutes des autres nationalités ensemble, excepté les Turcs".

"Mais, continue le mémoire, si une société de nations doit être établie immédiatement, Constantinople devrait, en vue des intérêts internationaux, relativement à la possession des détroits, être considérée comme un territoire séparé, par la société des nations, qui en nommerait le gouverneur pour une période déterminée."

Réclamations sur l'Asie Mineure

En troisième lieu, la Grèce réclame des parties de territoires dans l'Asie Mineure. Ils ont une population de 1,188,000 de Grecs contre 1,042,000 de mahométans et on les réclame comme faisant partie intégrale de la Grèce au point de vue géographique et historique.

Les provinces arméniennes, de même que l'Arménie russe, dit le mémoire, devraient être constituées en Etats séparés dont l'organisation serait confiée à l'un des grands pouvoirs, par la société des nations. On dit que les villages de Trébizonde et d'Adana, bien qu'ils renferment respectivement 350,000 et 70,000 habitants grecs, devraient faire partie des nouveaux Etats arméniens. Toutes les îles dans l'est, qui sont grecques au point de vue ethnologique, géographique et économique, doivent retourner aux Etats helléniques. Ceci devrait inclure les îles qui, d'après le traité fait à Londres en avril 1915, sont destinées à être annexées à l'Italie.

Tous les chiffres donnés dans le mémoire sont dits être empruntés aux statistiques turques. On est à discuter longuement les réclamations des Bulgares. Cette nation voudrait dominer les Balkans en vue de réaliser son rêve de posséder la mer Noire, la mer de Marmara, l'Egée et l'Adriatique. Le mémoire finit en disant: "Il doit être clairement compris que la Bulgarie essaie de jouer dans les Balkans le rôle que la Prusse a joué sur le théâtre européen. Ayant été la première parmi les voisins à organiser une puissante armée, elle croit qu'elle pourrait facilement asservir les nations qui sont ses voisines.

Le militarisme est aussi profondément enraciné en Bulgarie qu'en Prusse. Les Bulgares ont plein droit de se vanter d'être les Prussiens des Balkans; ils leur ressemblent dans leur militarisme, dans leur culte de la force brutale et leur manière inhumaine de faire la guerre; mais ils sont loin de les égaler dans le domaine des sciences, des lettres et des arts."

EN GARDE CONTRE L'INFLUENZA

Un cours de garde-malade, de dix séances, pour les dames et les demoiselles âgées au moins de dix-huit ans, de langue française, sera donné gratuitement à l'Académie Saint-Joseph, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 7 h. 30 p.m., à partir du 27 janvier.

Le Dr M.-S. Fraser, chef du bureau de santé, le Dr N.-A. Laurendeau, officier de santé de Saint-Boniface, et une garde-malade brevetée, feront les frais de ces conférences dans le but de nous faire prendre les mesures nécessaires contre l'épidémie d'influenza.

IL Y A DEJA DU MECONTENTEMENT

Les Serbes et les Belges ne sont pas satisfaits de ce qu'on ne leur accorde que deux délégués à la Conférence de la paix, tandis que le Brésil en a trois.

Paris, 15. — Quoique la répartition des délégués à la conférence de la paix n'ait pas été rendue officiellement publique, la liste publiée après la séance de lundi, par le Conseil Suprême, a causé une impression défavorable chez quelques membres des différentes missions, selon la presse française.

Les Serbes et les Belges qui n'ont obtenu pour leur pays que deux délégués, sont mécontents de ce que le Brésil ait droit à trois représentants. Dans le cas de la Belgique, le programme français donnait un siège à chacun des représentants de ses trois partis, conservateur, libéral et socialiste. Avec la présence de deux délégués seulement, il y en a un qui devra nécessairement être mis dans l'obligation de ne pas pouvoir représenter son parti.

Logiquement, il semblerait que ce soit le parti le moins important qui eut à en souffrir, mais il est impossible d'éloigner le ministre des Affaires étrangère, Paul Hymans, un libéral, et ce sera probablement le socialiste Emile Vandervelde, ministre de la Justice, qui sera éliminé de la délégation belge, si le nombre des délégués accordés n'est pas augmenté.

EN VOYAGE

M. et Mme J.-O.-K. Laflamme, de Ponteix, Sask., sont partis pour un voyage de trois mois à Chicago, Lewiston, Maine, Québec, Ottawa, Montréal, Lévis et Winnipeg.

LES CANADIENS-FRANCAIS A COURCELETTE

Maintenant que la paix a été déclarée, il est tout naturel que tous les Canadiens-Français d'origine possèdent un souvenir des efforts de notre vaillante race dans la grande guerre universelle. Nous offrons un semblable souvenir dans le sujet de notre fameuse gravure de guerre "L'héroïque Canadien-Français à Courcelette", de 22x28 pouces, en neuf couleurs à l'huile, sur riche et épais Bristol transparent à quatre plis, une exacte reproduction de l'original par E.-P. Gartlain. Sur réception de $1.00 par mandat de poste, nous enverrons ce souvenir inestimable à toute adresse au Canada, franc de port. Agents demandés partout. Adresse:

HARRINGTON et BARRETTE,
Editeurs,
46 Rue St-Alexandre,
Montréal, P. Q.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

IIIe DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

(S. Matth., VIII, 1-13)

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit. Alors un lépreux, venant à lui, l'adora en disant: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit: Je le veux, soyez guéri; et à l'instant sa lèpre disparut. Jésus lui dit: Gardez-vous bien de parler de ceci à personne; mais allez, montrez-vous au prêtre, et faites l'offrande prescrite par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jésus étant ensuite entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui, et lui dit cette prière: Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup. Jésus lui dit: J'irai, et je le guérirai. Le centenier répondit: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui ne suis qu'un officier subalterne, je dis à un des soldats que j'ai sous moi: Allez, et il va; et à un autre: Venez, et il vient; et à mon serviteur: Faites cela, et il le fait. Jésus, entendant ces paroles, en fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient: Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi, je vous le déclare, plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures: c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centenier: Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Et à l'heure même son serviteur fut guéri.

"LE TERROIR"

Numéro de décembre 1918

Le numéro de décembre du *Terroir* vient de paraitre, quelques jours en retard, malheureusement, à cause d'un accident aux ateliers où il est imprimé. Ce quatrième fascicule de l'organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec n'est pas moins intéressant. Nous pouvons dire qu'il est plus varié que jamais. On peut en juger, au reste, par le sommaire des quarante-huit pages qu'il compte.

Outre le texte de la quatrième conférence publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres: "Les Expositions: Leur rôle économique et social", par M. Georges Morrisset, nous lisons les articles suivants: "Aux pays des gourganes, croquis saguenayens", par M. Léon-Mercier Gouin; "Les Baux", délicieuse fantaisie par M. Avila Bédard; "Sur un sonnet" (conte de Noël), par M. Jean Sainte-Foy. "Dernier hommage", article consacré à la mémoire de feu Ephrem Chouinard, par M. G.-E. Marquis: "Les petites erreurs d'une grande commission", étude de géographie locale, par M. Damase Potvin; une poésie d'actualité; "Actions de grâces", par M. A. Cinq-Mars; Les échos de la Société — autant de nouvelles intéressantes concernant Québec — et, enfin, de substantielles notes bibliographiques sur les derniers livres canadiens parus.

Le *Terroir*, 48 pages, papier de luxe, illustré — articles inédits — est en vente dans toutes les principales librairies de Québec, Montréal et Ottawa — magasins de journaux de Québec et de Montréal — au prix de 10 sous seulement. L'abonnement n'est que de $1.00 par année. S'adresser: Le *Terroir*, 14, rue Crémazie, Québec.

LES BATONS DE MARECHAUX

Le maréchal Pétain a reçu à son tour le "bâton". Sait-on (dit le *Figaro*) que le bâton de maréchal, en sa forme définitive, n'a que cent soixante ans d'âge? Jusqu'en 1758, l'insigne de commandement des maréchaux était une canne quelconque que leur donnait le roi. En 1758, le maréchal de Belle-Isle obtint du roi que cet insigne fût un bâton, dont le modèle fut ainsi établi: "Long de dix-huit pouces deux lignes; gros de quatre pouces, garni de velours bleu semé de fleurs de lis d'or, un cercle d'or à chaque bout, lesdits bouts aussi garnis de velours pareil avec une fleur de lis d'or." Dix-neuf bâtons furent immédiatement commandés et distribués.

Mais le lis d'or est loin...

(Le *Pèlerin*.)

BENOIT XV MISERICORDIEUX

Au début de ce mois-ci, l'*Osservatore Romano* publiait la note suivante:

"De nombreuses sollicitations continuent à affluer à la Secrétairerie d'Etat en vue d'obtenir des nouvelles de soldats disparus ou prisonniers et des recommandations pour le rapatriement des prisonniers de guerre. Nous sommes autorisés à notifier que dans l'état actuel des choses le Saint-Siège est dans l'impossibilité de poursuivre avec succès notre oeuvre charitable, laquelle, d'ailleurs, dans le plus grand nombre de cas, ne pourrait à présent être que superflue."

Cette oeuvre actuellement superflue, dont parle l'*Osservatore Romano*, le Pape la poursuivait depuis les premiers jours de la guerre.

Il ne pouvait pas arrêter la tuerie, empêcher les ruines; il ne pouvait qu'être le héraut du droit et de la justice, nous avons vu hier qu'il le fut; il pouvait aussi s'employer aux oeuvres de miséricorde; nous allons voir aujourd'hui avec quelle persévérante ardeur il s'y appliqua.

Les lettres au Vatican

Dès les premières semaines de la guerre, les lettres commencèrent à affluer au Vatican. Brusquement placées en face d'une situation à laquelle les gouvernements ne pouvaient rien, ballottées au milieu d'une société croulante au sein de laquelle aucun des appuis ordinaires n'était resté debout, les populations affolées recoururent au Pape. Vers ce souverain sans armée, sans marine, sans Etats, se tournèrent tout naturellement les yeux de tous les opprimés, de tous ceux que la force écrasait: Vieillards, femmes, enfants, malades, prisonniers, pauvres, riches, tous égaux dans la douleur, le dénuement, l'angoisse et le besoin, crièrent vers Rome.



La Secrétairerie d'Etat, malgré son organisation si parfaite, fut bientôt submergée sous les flots d'une correspondance qui augmentait tous les jours; Une mère demandait qu'on la renseigne sur le sort de son fils disparu; une épouse priait qu'on lui dise où adresser des lettres à son mari prisonnier; un prêtre, un évêque suppliaient le Saint-Père d'intervenir d'urgence pour soustraire de malheureuses victimes au poteau d'exécution; les otages réclamaient; des parents affolés suppliaient le Père, de Rome, d'arrêter les déportations qui arrachaient de leurs bras leurs filles et leurs tout jeunes garçons...

Heureusement quelques centaines de Romains s'offrirent à venir aider les secrétaires de Sa Sainteté; ils sont restés courageusement au poste jusqu'à la fin, s'astreignant à un travail acharné par simple esprit de charité, car ils ne recevaient aucune rémunération. Des bureaux de correspondance s'ouvrirent à Paderborn, en Prusse, à Fribourg, en Suisse, à Vienne, en Autriche, etc.

La ténacité papale

Aucune lettre ne fut négligée, et chaque demande reçut une attention minutieuse. S'agissait-il de l'échange d'un prisonnier de l'Entente, par exemple, le Pape écrivait ou télégraphiait à ses nonces de Munich, de Constantinople, qui amorçaient les négociations. L'Allemagne et ses alliés opposaient d'abord un refus catégorique; mais le Pape ne cessait de revenir à la charge et de varier ses moyens jusqu'à ce que sa demande ait été écoutée. Tel fut le cas pour le Dr Béland; tous les pourparlers à son sujet eurent lieu par l'intermédiaire de Benoit XV.

Des chiffres

M. le chanoine Hallé le démontrait chiffres en main, dimanche soir dernier, de mars 1915 à novembre 1916, le Pape obtint des belligérants l'échange de 11,000 prisonniers de guerre inaptes au service militaire. Les civils n'échappaient pas à la sollicitude du Saint-Père. En un seul mois, grâce à ses instances, 20,000 d'entre eux purent passer d'Allemagne dans le midi de la France. Les journaux de l'époque ont décrit la joie de ces malheureux, arrachés à des prisons dons ils n'espéraient plus sortir vivants; mais aucun journal n'a laissé soupçonner que le Pape était l'auteur réel de leur bonheur.

Qui, en Amérique, a entendu parler de *il treno del papa*, ce convoi de chemin de fer qui ramenait chaque semaine des milliers de prisonniers italiens dans leurs foyers. C'est à la demande de Benoît XV que l'Autriche avait consenti à renvoyer chez eux, *sans exiger d'échange*, tous les prisonniers italiens menacés de tuberculose.

On a vanté beaucoup la générosité américaine, et on a eu raison, mais elle restait, malgré tout, au-dessous des besoins lorsque, au mois d'octobre 1916, M. Herbert Hoover, président de la Société de Secours belge, pria le Saint-Père de vouloir bien s'intéresser au sort d'un million et demi d'enfants belges menacés de mourir de faim. La première réponse du Pape, fut d'envoyer $2,000 par retour du courrier, puis son intervention fut si efficace qu'on put, en très peu de temps, expédier aux pauvres affamés des vivres pour une valeur d'un demi million.

Qui?... le Pape

Et la Galicie, et la Pologne, et la Serbie dont les souffrances ont été inénarrables, qui les a secourues? Et la malheureuse Arménie, qui a tenté de faire cesser son martyre? Et le Liban, qui l'a préservé de la ruine?

Le Pape.

Qui a obtenu l'hospitalisation en Suisse de certains prisonniers que l'on ne voulait pas libérer? — Le Pape.

Qui réussit à établir une correspondance entre les malheureux des régions envahies et le reste du monde? — Le Pape.

Qui obtint que les tombes des soldats anglais et français fussent respectées, après la retraite des Alliés aux Dardanelles? — Le Pape.

Qui parvint à faire cesser le travail dominical auquel étaient astreints les prisonniers de guerre? — Le Pape.

Et si la trêve de Noël en 1914 n'a pas été observée, est-ce la faute du Pape qui l'avait demandée, ou de la Russie qui seule n'a pas voulu s'y plier?

Et si le feu n'a pas cessé trois heures par semaines, afin de permettre de donner aux milliers de cadavres une sépulture décente au lieu de les laisser écharper par les obus, est-ce la faute du Pape qui avait multiplié les efforts pour en arriver à l'établissement de cette règle si chrétienne?

Au milieu de l'ouragan de haines qui vient de passer sur le monde et l'a secoué durant quatre ans, le Pape de Rome a continué de prêcher la loi d'amour. Voilà pourquoi ceux qui vivent de la haine le poursuivent de la leur; mais le Maître de là-haut l'a dit: Bénis soient les miséricordieux.

(*L'Action Catholique*.)

LE PLUS GROS SOUS-MARIN

Paris, 18. — Le sous-marin allemand U-139 est arrivé à Brest hier soir. Son retard sur les autres sous-marins allemands livrés à la France est dû à ce qu'il est passablement endommagé. C'est le plus gros sous-marin du monde. Sa longueur est de 354 pieds et il jauge 2,900 tonnes. Il ne fit seulement qu'une croisière avant la signature de l'armistice.

Feuilleton de la Liberté No 10

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

— La vérité... c'est ce qui est vrai!...

Et Olivier rit.

—Pauvre petit! Rien n'est faux... Rien n'est vrai!... Tout se fait, tout se transforme, tout évolue, tout roule, tout se précipite vers un perpétuel devenir... Mais je le lis sur ta figure, tu ne comprends pas... D'ailleurs tu ne peux pas comprendre!...

— Alors il ne faut pas me dire des choses que je ne peux pas comprendre.

— J'essaye... Je t'entraîne... Je t'habitue!... Comprenais-tu davantage le catéchisme de l'homme noir?...

— De quel homme noir?...

— Du curé?...

Jean Landery hésite un instant, s'interrogeant avec une évidente sincérité.

— Oui... Je le comprenais mieux!

— Tu comprenais que c'est Dieu qui a fait le monde?...

— Il faut bien pourtant que ce soit quelqu'un!

— Non, il ne *faut* pas!... Ta réponse est moyenâgeuse. Ce n'est pas Dieu qui fait le monde... Bien au contraire!... C'est nous tous qui faisons Dieu!... C'est la nature, l'humanité, la marche en avant... le progrès! C'est nous qui sommes Dieu!... Le seul Dieu en des milliards de personnes distinctes.

— Ainsi, moi, je suis Dieu?... interrompt Ernest qui travaille ce jour-là dans la même salle.

— Mais certainement!... riposte Olivier. Tu crois plaisanter, mais tu émets une vérité... Tu es une fraction de Dieu... Toi, moi, Jean...

— ... Le curé?... continue Ernest qui devient gai.

— Oh! le curé?... J'en suis moins sûr, de ce particulier-là! Ce doit être le déchet, l'ombre de Dieu..., quelque chose comme l'écume de ce creuset où s'agitent les peuples et d'où sortent les civilisations. Mon professeur de Normale nous a lu, dans le temps, une page superbe d'un philosophe sur cette divinité universelle des choses. Ce philosophe rêve un soir devant un pauvre cimetière de son pays breton, comme qui dirait le cimetière de Grez. Et il pense avec mélancolie à toutes ces vies inutiles, à cette poussière d'humanité, à tous ces simples dont pas un n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses... Pas un qui comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue!... Puis, tout d'un coup, il se frappe le front; l'éclair de la vérité a jailli devant ses yeux. Il s'aperçoit qu'il s'est trompé lourdement..., que ces morts sont vivants... Tu ne la connais pas cette page, Ernest?...

— Non...

— Tu ne lis pas assez!... Tu ne te meubles pas suffisamment l'esprit pour les luttes que tu devras soutenir un jour...

— Mais, et le temps?... Vous savez mieux que personne, mon cher maître, à quel point les examens sont pressants...

— Sans doute... Mais je t'aiderai... Il faudra même, que je la retrouve, cette page... Je dois l'avoir dans mes notes. Tu la copieras, comme moi je l'ai copiée... Et surtout tu l'aimeras comme je l'ai aimée... C'est le plus beau *Credo* que je connaisse.

— Bien volontiers. Et même je pourrai la passer à Jean?...

— Oh! Jean!... répond Bernard avec un peu de reproche dans la voix... Je ne suis pas aussi content de lui que de toi.

Et il ne s'aperçut pas que le petit Landery avait un sourire ironique, presque un air de défi pendant qu'il parlait.

Or, ce soir-là, en revenant de donner sa répétition chez le percepteur, Ernest Morrain, un peu fatigué, trouva une enveloppe passée sous sa porte.

Intrigué, et pensant probablement à bien des choses, il l'ouvrit.

Elle venait d'Olivier qui avait recopié lui-même le fameux passage et l'envoyait à son cher disciple:

Morrain parcourut la page, les lèvres dédaigneuses, et un pli mauvais au front:

"Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants de hameau; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué à faire la Bretagne. Ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste choeur, sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera; et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore; et l'on dira éternellement: "Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle." Ce jour-là, le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane à son tombeau vivra comme nous dans ce grand nom immortel; il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera; et l'humanité aura contribué à le faire. Et, dans son vaste sein, se retrouvera toute vie; et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'oeuvre divine du Progrès ne sera perdue."

Mais, pendant la lecture, Morrain haussait les épaules avec un impatient mépris:

— Il commence à m'embêter, le bonhomme!... murmura-t-il en arrivant à la fin.

Et, froissant le papier, il le jeta dans la cheminée.

CHAPITRE XI

Quelques jours après, Olivier finissait sa classe, non sans avoir chassé maintes fois de son esprit la pensée trop chère qui ne le quittait pas, bien qu'il se prétendit à lui-même l'avoir quittée... quand la mère de Jean Landery vint sonner à la porte de l'école et demander quelques instants d'entretien avec le directeur.

Olivier la reçut dans un petit parloir que sa mère lui avait ménagé, et tout de suite il fut frappé de l'expression désolée de son visage et de toute son attitude.

La mère de Jean se laissa tomber sur une chaise, les mains pendantes, comme accablée du poids de ce qu'elle allait dire.

Olivier, très surpris, la regardait, gêné, ne sachant pas quelle contenance tenir.

Au bout de quelques secondes qui parurent une heure, Mme Landery releva la tête et commença d'une voix qui se mouillait de larmes impossibles à retenir:

— Monsieur Bernard, je vais vous confier une chose atroce pour une mère..., une chose tellement épouvantable, qu'à certains moments je me demande si je ne rêve pas... si je ne suis pas la victime d'un cauchemar... Mais non!... C'est vrai!... Je suis éveillée, et je viens vous dire que mon fils... mon petit Jean... votre benjamin... est un voleur!...

Olivier eut un geste d'absolue dénégation.

— Madame... c'est impossible!

Puis, avec un grand accent de confiance:

— Ah! je respire maintenant!... Mais vous m'avez fait bien peur!

— Je me le suis dit!... répété bien avant vous, que c'était impossible!... Vous comprenez? Moi, je suis la mère!... Aujourd'hui, hélas... j'ai la preuve...

— Il y a des preuves, Madame, qui ne signifient rien.

— La mienne ne laisse place à aucun doute... D'ailleurs vous allez juger vous-même.

Mme Landery s'essuya les yeux, et, avec un effort évident de toute sa volonté:

— Depuis six semaines, il se passait chez moi des choses étranges... Je voulais déjà venir en parler, mais vous savez dans cet ordre d'idées, on hésite tellement!... J'avais l'impression que ma maison n'était plus dans ma main. Un jour, il manquait un franc, deux francs. D'autres jours, rien...

— Mais... une domestique, peut-être?...

— Non. Un dimanche, une pièce de cinq francs, mise exprès par moi dans un petit chiffonnier de ma chambre, disparut. Tout cela m'inquiétait. Mais je ne disais rien à mon mari, car sur les questions d'honnêteté, il est intransigeant, brutal. Son éducation et sa profession veulent cela. Il aurait mis du même geste mes trois domestiques à la porte, et j'avais la conviction absolue qu'ils étaient innocents. Je fis donc la part du feu... Je me tus. Mais mon attention resta sans cesse éveillée. Le voleur devait s'en douter, car, pendant une semaine, rien ne disparut, quand, samedi matin, je constatai avec terreur que je ne retrouvais plus une bague de grand prix, cadeau de mon mari, au début de nos fiançailles.

— Vous l'avez peut-être perdue!... Cet accident arrive tous les jours...

— Je le voudrais, mais cette hypothèse est impossible. Voici pourquoi... Chaque soir, avant de me coucher, j'ai l'habitude de mettre mes bagues dans un petit coffret en ivoire placé sur la cheminée. Or, la veille, le vendredi, au moment de la déposer dans le baguier, j'ai fait remarquer à mon mari que l'orient de la perle était aussi beau que le jour où il me l'avait offerte, il y a quinze ans. Nous avons même devisé poétiquement à ce sujet, et dit que c'était un symbole de notre commune et vivante affection... Bref, il y eut un concours de circonstances tel que le dépôt de la bague dans le coffret constitue un fait indiscutable. Toute la journée de samedi, j'ai cherché... Dimanche matin, à

En Province

LAURIER

Miles Lorette Trottier, Irma Verreghge, E. Letain, sont parties la semaine dernière pour la rentrée des classes à l'Académie Saint-Joseph et le couvent de Saint-Norbert. Léopold Grignard et Gilles-M. Trottier sont retournés pour l'ouverture des classes du collège. M. Gilles Trottier suit le cours classique du Juniorat.

* * *

Miles MacMaster et Marie-Louise Trottier ont ouvert leurs classes à l'école de Fosbery.

* * *

Mlle Berthe Trottier, de Canora, après un séjour de quinze jours au milieu des siens, doit retourner pour quelques mois, malgré notre grand désir de la garder parmi nous. Sa soeur, Mlle Gabrielle Trottier, est aussi retournée à l'école de Lamennais, où elle enseigne depuis trois ans. Nous souhaitons à ces bonnes institutrices une dose de courage pour les six longs mois de travail qu'elles ont devant elles.

* * *

Notre curé, M. l'abbé Barton, est revenu de Winnipeg, après quelques jours de séjour auprès de ses supérieurs.

OAK LAKE

M. et Mme Charles Masson, de Howell, Sask., ont causé un très vif plaisir à leurs parents et amis si nombreux dans Oak Lake, par une visite. M. Masson, riche négociant dans la province voisine, n'était pas venu ici depuis 1906, à l'enterrement de son vénérable père, que tout le monde admire encore. Mme Masson, née Marcotte, laisse des propriétés ici, et son nom est bien connu parmi nous. Ce brave couple, après être venu saluer M. le Curé à la messe, dimanche dernier, est à visiter son frère Magloire, et sa soeur, Mme Amédée Vachon. Ses cousins MM. Jos. Leblanc et Antonio Ducharme ont aussi bénéficié de leur aimable visite.

* * *

M. le Curé, dit-on, est à écrire un petit opuscule de l'histoire de la paroisse de Saint-Athanase du Lac des Chênes (Oak Lake), tant au point de vue civil que religieux. Tous renseignements à cet effet seront gracieusement reçus au presbytère. Telles les familles anciennes et toujours nouvelles: Gamache, Leblanc, Carpentier, Masson, Vachon, Descoteaux, Arsenault, Marchand, Vigeant, Ed. Emond, Bruyère, Harvey, Fitzgerald: tout sans distinction sera reçu à sa juste valeur chez notre infatigable curé. Nous tenons beaucoup à la bonne famille de S. Bruyère pour renseignements.

* * *

Heureux de savoir que l'épidémie a cessé ses ravages au sud et que personne n'en a été victime jusqu'à la mort. L'école du district Hesslewood réouvrira ses portes prochainement. Dieu soit loué!

E. A.

SAINTE-AMELIE

Le bazar que les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie ont su mener à si bonne fin comptera assurément parmi nos plus beaux. Son ajournement a pu prolonger les sollicitudes et les soucis des organisatrices, mais il a été impuissant à entraver le succès.

Le premier soir il y a eu foule. Le deuxième soir, la salle était si comble qu'on se voyait condamné à rester longtemps debout à la même place, car la circulation était littéralement interrompue. Une chance que l'attention que nous prêtions aux joyeux et dévoués encanteurs nous tenait en haleine. Les objets étaient si nombreux, si variés et si bien présentés aux enchérisseurs que tout le monde oubliait la fatigue.

A quatre tables différentes, on ne cessait de jouer aux dés pour procéder au tirage des articles. L'appel des noms a duré jusqu'à deux heures et demie. Ce n'est qu'un peu avant l'aurore que M. le Curé put annoncer le total des recettes des deux soirées. Le chiffre était si imposant qu'il fut accueilli avec force applaudissements et cris de joie.

Une fois de plus, l'accord et l'union ont prouvé que rien ne leur résiste. Nous avons visé un but; il est atteint. Nous voulions nous défaire de la dette qui pesait sur notre récente construction; grâce au dévouement des uns et à la générosité des autres, elle n'existe plus.

Les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie méritent certainement nos plus chaleureuses félicitations. Personne ne doute qu'elles sont contentes de voir leurs efforts couronnés du plus réjouissant succès. Un bien sincère merci revient tout naturellement aussi à tous ceux qui ont fait à ces zélées organisatrices un bon accueil et qui leur ont fourni le moyen d'arriver à un résultat inespéré.

* * *

Pour fêter la disparition de la dette, il n'y a rien de tel qu'une joyeuse soirée de cartes. Elle aura lieu bientôt.

Olivier.

EN PASSANT

Mensonges d'un franc-macon

*Cette mise au point de l'*Action Catholique *mérite d'être reproduite, car la dépêche mensongère dont il est question a paru dans les journaux de Winnipeg.*

Les agences de dépêches, qui, on ne l'ignore pas, sont aux

mains de la Franc-Maçonnerie, ont répandu, vendredi, sur le monde, une affirmation de M. Costa, ancien premier ministre du Portugal, insinuant que l'assassinat du président Paës n'était, somme toute, que la résultante de sa tyrannie. Et le dit Costa se livrait à une lugubre peinture des souffrances et des tortures effrayantes que sur l'ordre de Paës, 5,000 personnes auraient endurées en prison.

Et tous les journaux se sont faits, en lui donnant la publicité de leurs colonnes, les complices de cette calomnie maçonnique. Et ainsi le tour est joué. On fait passer Paës pour un criminel qui a mérité son sort, et l'assassin, comme ceux qui l'ont poussé, pour des martyrs.

Pharisien scandalisé

Comme question de fait le susdit Costa est un sectaire répugnant, un franc-maçon haut juché, un des pires tortionnaires du régime maçonico-révolutionnaire que Paës a renversé. En 1910 il était de ceux qui emprisonnaient d'un seul coup 47,000 personnes, chassaient les évêques, volaient les biens de l'Eglise, jetaient en prison religieux et religieuses et les deux tiers du clergé séculier et faisaient mourir de privations et de mauvais traitements six mille de ces prisonniers au fond de cachots infects. Et ce régime de terreur a duré plus de six ans. Costa n'est donc pas fort qualifié pour se scandaliser en pareille matière.

Costa ne fait qu'accuser gratuitement Paës des crimes qu'il a commis lui-même sur une plus vaste échelle. Mais, en outre, en portant ces accusations, il ment.

Les vainqueurs du 6 décembre, 1917, ont emprisonné 5,000 révolutionnaires, les plus dangereux: mais le régime auquel ils les ont mis ressemblait à de la liberté comparé à celui que les révolutionnaires de 1910 avaient fait subir à leurs victimes. De plus, il les ont relâchés, une fois le nouveau régime établi, sauf quelques bandits qui s'étaient distingués dans le vol, le pillage et l'assassinat, et que les tribunaux ont, de ce fait, justement envoyés à l'échafaud, sauf aussi quelques politiciens dangereux qu'ils ont expédiés à l'étranger. Le régime de Paës a, en outre, rétabli l'ordre avec la liberté dans le pays, rappelé évêques et religieux, rendu à l'Eglise ce qui lui avait été volé.

Résultat inattendu

Le mensonge de Costa, si complaisamment lancé dans le monde par les agences de dépêches, a au moins ceci de bon, qu'il montre d'une manière irréfutable, après d'autres indices, que l'assassinat du président Paës est l'oeuvre de la Franc-Maçonnerie détrônée en 1917 au Portugal et qui, selon so nhabitude, cherche, dans le crime, à reprendre le pouvoir, pour continuer son oeuvre de vol, de retour à la barbarie païenne.

Le "Mentez, mentez", de Voltaire, reste bien toujours le mot d'ordre des Loges. La calomnie est lancée; combien de journaux qui s'en sont faits les véhicules, se donneront la peine, maintenant, de rétablir les faits?

On touche du doigt, une fois de plus, la nécessité du journal catholique.

L'Action Catholique.

UNE FLOTTE IMMOBILISEE PAR DES MOLLUSQUES

Aussitôt après la déclaration de guerre, raconte la *Nature* d'octobre 1917, une grande partie de la nombreuse flotte commerciale allemande qui se trouvait dans les mers d'Extrême-Orient s'est réfugiée aux Indes néerlandaises. A Java, à Sumatra, etc., plus de 40 unités appartenant à nos ennemis ont été ainsi internées, dont un certain nombre de gros échantillons, tels le *Von-Kleist*, qui jauge 8,900 tonnes, le *Rhineland*, 6,500, le *Ninive*, 4,590 tonnes. On pouvait redouter, comme le cas s'est produit ailleurs, que ces bateaux allemands ne cherchassent à s'échapper des ports hollandais pour se transformer au large en croiseurs auxiliaires et se livrer ensuite à des actes de piraterie contre les marines alliées. Cette crainte n'est plus fondée aujourd'hui. La faune et la flore si abondantes des mers tropicales ont réduit à l'impuissance les bateaux allemands. Après trois ans d'immobilité au mouillage, rapporte le *Norges Handels og Sjoefartstidende*, de Christiania, leurs coques se trouvent actuellement recouvertes d'une couche de coraux, de mollusques et d'algues épaisse de 0m,50 à 0m,80, et, pour les nettoyer, ce serait un travail de plus de deux mois dans un dock.

Combien cette carapace parasitaire a réduit la puissance de ces bateaux, un essai accompli, il y a un an, par le *Von-Kleist*, sous la surveillance des autorités néerlandaises, en fournit la preuve péremptoire. Alors que ce navire, avant son internement, développait une vitesse de 20 milles à l'heure, après deux ans de séjour au port, il ne pouvait donner plus de 5 milles à l'heure.

—*Almanach du Pèlerin.*

EN SUISSE, M. ADOR EST PRESIDENT

M. Ador, le grand catholique genevois qui a présidé avec tant d'éclat et de dévouement l'oeuvre de la Croix-Rouge suisse, a été élu président de la Confédération helvétique. Le germanophile Muller, vice-président sortant, a renoncé, contre l'usage, à se porter candidat. M. Motta, autre catholique influent, a été élu vice-président. M. Calonder, le président sortant, resterait aux Affaires étrangères.

ve Ador pour la France sont bien connues: il faut nous féliciter de cette élection, qui indique qu'en Suisse le vent a tourné avec la victoire. Mieux vaut tard que jamais.

"LE TIGRE DONNE LA PATTE"

Les canons qui défilèrent à Strasbourg portaient un nom. L'une de ces pièces, un canon de 75, s'appelle: *Le Tigre*. A la vue de cette inscription, la foule, tournant ses regards vers le président du Conseil, s'écria joyeusement: "Vive le Tigre!" Et M. Clémenceau de sourire, puis, comme pour remercier de cet hommage, il tendit la main à une jeune Alsacienne en lui disant: "Le Tigre donne la patte." On devine le joli succès du président du Conseil.

---

l'heure de la messe, je cherchais encore, et avec aussi peu de succès.

— Qui était entré dans votre chambre?

— La femme de chambre seule...

— Entre cette domestique et mon fils, moi, je n'hésiterais pas!

— ... Je vous comprends!... Mais voici vingt-cinq ans qu'elle est dans la famille, c'est mon mari qui s'occupe de ses petites économies... Vous ne la connaissez pas, elle est insoupçonnable!...

Olivier hocha la tête.

— Quand on a l'expérience de la vie, on sait que tout arrive.

— Pas cela!... Pas un vol!... Une fille pieuse... qui communiait le matin même!

— Oh! Madame!!... s'il n'y a que cette garantie!...

Et Olivier ne put s'empêcher de sourire.

— Si... Si!... Chez nous, cela prouve quelque chose!...

— Moi je ne raisonnerais pas comme vous. Je dirais: "Tout plutôt que de soupçonner celui qui porte mon nom!" Et je le dirais d'autant plus — Ernest Morrain me le répétait hier soir encore — que Jean est un élève modèle, l'honneur de mon école... Je le regarde comme ma fierté et ma consolation.

— Tout cela, c'est très joli en théorie. Mais je vous répète: Je ne soupçonne plus, je suis sûre!...

— Alors, parlez vite!

— Voici: Vous connaissez peut-être Mlle Adrienne, l'institutrice du château?...

A ce nom, si inattendu dans cette question, Olivier pâlit. Tout son sang d'un coup lui reflua au coeur... Que venait faire Adda dans cette étrange histoire?...

— Oui... je la connais un peu, réussit-il à répondre.

— Moi, je la connais beaucoup et je l'aime davantage. Elle m'aborda en sortant de la messe, et me reprocha — oh! très gentiment — de donner trop d'argent à mon Jean.

— De l'argent? m'écriai-je!... Mais il a une pièce de cinq sous tous les dimanches... C'est tout! Et encore, il la met souvent dans sa tirelire...

— Alors, me dit Mlle Adrienne, je n'y comprends plus rien! Car, hier, il a payé au fils de notre valet de chambre et à celui du jardinier de telles tournées de gâteaux chez le boulanger que les deux enfants en ont été malades toute la nuit. D'ailleurs, continue-t-elle, demandez à l'épicière, une brave femme, elle n'ose pas vous en parler, mais elle est très intriguée de toutes les choses que depuis un mois votre fils lui achète.

... Plus inquiète que je ne voulais le laisser paraître, je descendis aussitôt sur la place... L'épicière m'apprit que, pendant ce mois, Jean lui avait acheté pour trente francs, de marchandises... de la papeterie, des jouets... des soldats, une bouteille de cassis, alors que nous en avons de l'excellent chez nous... Que sais-je, moi!...

L'instituteur interrompt d'un geste:

— Et qu'a répondu Jean?

— D'accord avec son père que j'ai dû mettre au courant, je ne lui ai encore rien dit. Nous voudrions un interrogatoire foudroyant, mené par nous trois, et qui ne lui laisserait ni le temps ni le moyen de chercher une tangente quelconque. Je viens précisément vous trouver pour cela.

Olivier, ébranlé, reste songeur.

— Ah! ce petit!... reprend la mère, comme il m'aura trompée!... Ce Jean si agréable... si parfait il y a deux mois!... Que s'est-il donc passé? Quelle influence... quel mauvais camarade me l'a changé ainsi?

— Je ne vois pas... mais là, pas du tout!... En classe, surtout depuis qu'Ernest Morrain lui donne des répétitions, Jean est toujours premier et hors pair. Il se tient très bien... Ses petits camarades l'aiment.

— Pas étonnant... s'il les bourre de gâteaux!...

— Et quand, cet interrogatoire?...

— Tout de suite!... Mon mari doit venir avec Jean me chercher ici sous un prétexte quelconque... son pauvre père qui, depuis hier soir, fait des efforts inouïs pour ne rien laisser paraître!... Il est allé dîner à Fontainebleau, car il ne se sentait pas sûr de lui... Ah! comme je voudrais que tout soit déjà fini, et nos résolutions prises!... Tenez... J'entends sonner à la grille...

Elle courut à la fenêtre.

— Ce sont eux!... Qu'allons-nous apprendre encore?...

Olivier ouvrit la porte.

M. Claude Landery, grand, sec, nerveux, le visage contracté, était déjà sur la première marche du perron.

Des yeux, il interroge sa femme.

— M. Bernard est au courant, dit-elle à voix basse.

Jean, qui s'attarde à caresser le chien, lève la tête et remarque tout à coup le changement d'expression des trois personnes qui l'entourent; il regarde, les unes après les autres, ces figures qui l'observent, et comme elles sont très graves, il semble pressentir que c'est de lui dont on va s'occuper.

En une seconde, la porte est fermée.

Jean, auquel on n'indique aucune chaise, se place debout devant son père, sa mère et l'instituteur assis sur des fauteuils.

Il a déjà l'air d'un accusé.

C'est le père qui commence, d'une voix saccadée:

— Jean, nous sommes ici pour savoir la vérité entière. Je suis prêt à tout pour retrouver la bague que j'ai donnée à ta mère. Tu ne sortiras pas d'ici sans nous avouer ce que tu en as fait!...

La foudre fût tombée aux pieds de l'enfant qu'il n'aurait paru plus ému. Il est pâle comme si tout son sang refluait au coeur et ses deux mains tremblent.

— Ce que j'en ai fait..?

— Oui!... où l'as-tu mise?...

— Mais... nulle part... je ne sais pas!...

— Tu n'as pas pris la bague de ta mère?...

— Non...

— Tu n'as pas volé plusieurs fois de l'argent chez nous depuis un mois?

— Non...

Le père saisit les mains de son fils et lui plantant bien ses yeux dans les siens:

— Dans ce cas, dis-moi où tu as pris les cinquante francs que tu as dépensés chez l'épicière et chez le boulanger?

— Les cinquante francs... balbutie Jean.

— Oui.. Nies-tu encore cela?.. Pendant que tu y es!... Mais alors, je fais venir les témoins. Veux-tu que tout le village sache que mon fils, Jean Landery, est un menteur et un voleur?... Le veux-tu?...

— . . . .

— Veux-tu que je cite les camarades que tu as bourrés de gâteaux?

— . . . .

— Si tu n'avoues pas, je les envoie chercher immédiatement!

Une minute terrible s'écoule, pendant laquelle on entend le balancier de la vieille horloge aller, venir dans la pièce pleine de silence.

L'enfant est blême, les lèvres exsangues, l'oeil rivé au plancher... Ses doigts tortillent sa casquette.

Olivier se lève alors, et, s'avançant sur lui:

— Jean, tu vas avouer!...

L'enfant fait un geste. Mais on le sent évidemment vaincu. C'est d'une voix blanche qu'il murmure enfin:

— Oui..., c'est moi!...

Les trois juges se regardent... La figure d'Olivier est plus bouleversée peut-être encore que celle des parents...

— Malheureux, s'écrie l'instituteur, qui a pu te mettre de pareilles idées dans la tête?...

— Te refusait-on quoi que ce soit chez nous..? ajoute la mère.

— Moi, reprend le père, une chose me frappe plus encore que le vol... c'est l'hypocrisie!... Quand je songe qu'après avoir commis ces larcins, tu osais t'asseoir, souriant, à notre table, tu pouvais nous embrasser le matin et le soir!... Mais ce n'est pas tout!... Nous faisons des digressions prématurées... Serrons la question... La bague..., où est-elle..?

— Je ne l'ai plus!...

— Tu l'as vendue..?

— Non...

— Alors, qu'en as-tu fait..?

L'enfant hésite. Puis, voyant désormais toute feinte inutile et qu'il ne peut plus sauver la moindre parcelle de son secret:

— Je l'ai donnée..., dit-il.

— Donnée!... Mais à qui..?

Jean regarde l'instituteur d'une telle angoissante façon que le père s'arrête.

Mais Olivier, auquel parlent les yeux de Jean, le secoue presque avec brutalité:

— A qui..? Tu vas le dire!

Sous la violence des doigts qui se crispent à son bras, le petit coupable se redresse avec une attitude de défi.

— Vous voulez le savoir..?

— Oui!...

— Eh bien... je l'ai donnée à mon précepteur..., à votre cher ami Ernest Morrain!...

L'instituteur crut avoir mal entendu:

— A qui, dis-tu..?

— A Ernest Morrain!... répète l'enfant en scandant toutes ses paroles.

— Tu en as menti!...

— Non... Je le jure!

— La belle preuve maintenant!...

Mais, cette fois, l'enfant tient tête, et il y a évidemment des éclats de sincérité dans sa voix:

— C'est votre Ernest, la cause de tout mon mal. Vous me demandiez tout à l'heure qui avait pu me mettre dans la tête des idées auxquelles jamais je n'avais songé..? Celui-là, c'est Ernest Morrain! C'est lui qui, dès les premiers jours des répétitions, m'a appris que j'étais un imbécile parce que je n'avais pas d'argent... que celui de mes parents m'appartenait aussi... que la propriété était une farce désormais finie...

— Tais-toi... voleur!.. interrompt Olivier. En avouant, tu atténuais ta faute... Maintenant, tu l'aggraves en calomniant un garçon dont je réponds.

— Vous en répondez!...

(*A suivre*)

COLONISATION

(Suite de la première page)

Un publiciste canadien a écrit un livre pour démontrer que, par des moyens économiques, la France pouvait reprendre le Canada. Ce qui, certes, ne voulait pas dire que la France devait verser tous ses capitaux disponibles sur le territoire canadien. Avec autant de raison, nous pourrions dire: Québec pourrait, par la colonisation, conquérir dans un avenir prochain une prépondérance territoriale suffisante, dans l'Ontario et l'Ouest Canadien, pour assurer le développement de ces deux groupes avec une sécurité presque égale à celle dont les Canadiens-français du Québec sont sûrs de jouir eux-mêmes dans leur province. Et ce faisant, il pourrait quand même poursuivre le développement de ses régions colonisables.

Mais pour cela, il ne faudrait pas qu'il se refuse aux tâches actuelles; il faudrait qu'il s'occupe aux travaux de l'avenir.

Au temps du régime français, nos ancêtres faisaient sans cesse appel à leur mère-patrie, et le gouverneur du Canada écrivait un jour à Colbert: "La France peut, en dix ans, et à moins de frais, s'assurer en Amérique plus de puissance réelle que ne sauraient lui en procurer cinquante années de guerre en Europe." On ne voulut pas le comprendre.

De nos jours, ce sont les groupes canadiens-français qui font appel à la province-mère. Il nous semble impossible qu'ils restent plus longtemps incompris.

L.-A. DELORME.

(1) Mgr Labelle: Rapport du commissaire de l'agriculture, 1888.

TIMBRES FRANCAIS

(Suite de la première page)

dans ses derniers retranchements, acculé au pied du mur. Pris par le coeur, c'est-à-dire par la bourse, il a cédé et donne un timbre français.

Donc, il y aura des timbres français. Mais timbres français seront tout de même chose difficile à obtenir. Il en sera d'eux comme des formules françaises d'impôt sur le revenu. Il faudra les demander. Ce sera un peu fastidieux, mais faisons-le: ce sera à la fois un acte de patriotisme pratique, une confession de notre foi nationale, une leçon à donner à ceux qui veulent ignorer Sa Majesté la Langue française.

Achetons des timbres d'épargne si ce sont des timbres français. Que notre argent sente bon, fleure le plus sain patriotisme.

A. C. J. C.

Le local que les autorités du Collège ont bien voulu mettre à la disposition du Cercle LaVérendrye, était encore envahi dimanche dernier, par une quinzaine de membres bien disposés à tailler de la besogne.

Bien qu'aucune conférence ne fût à l'ordre du jour, la séance fut animée d'un souffle d'enthousiasme continu; la discussion, soulevée sur un rapport de comité (celui si important de la Colonisation), se poursuivit longtemps, animé par la verve intarissable des membres; ceux-ci, juxtaposant loyalement les faits susceptibles de produire quelque lumineuse théorie, plongeaient dans le vif de nos questions les plus vitales pour en retirer un suc fécondant. Les projets, auxquels nous voulons faire succéder une action positive prompte et efficace, ne manquent pas. Nous comptons sur des résultats prochains que nous révélerons au public en temps et lieu.

Trois membres furent nommés pour constituer un comité de propagande; par ce comité, dont le besoin est de plus en plus pressant, pourra rayonner l'influence de certains tracts, brochures ou volumes qui ont besoin d'une diffusion considérable.

Nous nous préparerons à une communion générale pour le premier dimanche de février. Le projet d'une retraite fermée à la Trappe fut aussi l'objet de notre considération; il sera peut-être possible d'y donner suite, sur la fin de la semaine sainte.

Le camarade Joseph Leblanc présentera, dimanche prochain, un travail sur les causes et le développement du socialisme.

ALLIANCE FRANCAISE

Mercredi dernier, 15 courant, Monsieur le Professeur Charles Muller donnait sa deuxième conférence avec projections lumineuses, sur l'Alsace-Lorraine.

M. J. Collon, qui présidait cette réunion, présenta le conférencier comme l'inépuisable charmeur de l'Alliance Française. Selon son habitude, M. Charles Muller a su captiver son auditoire, non seulement par son érudition descriptive des monuments et des sites qu'il a fait défiler devant nos yeux, mais aussi par la note, tantôt sentimentale, poétique ou patriotique qui l'inspirait. Il nous a fait faire, dans un peu plus d'une heure, un voyage charmant et des plus instructifs à travers la chaine des Vosges où nous avons visité dans le Haut-Rhin: St-Amarin, Altfeld, Hartmannswillerkopf rendu célèbre par nos poilus, le Lac Blanc, Oderen, Le Hohneck, Wildenstein et dans le Bas-Rhin: Sainte-Odile, les Ruines du Landsberg, puis Strasbourg, où nous fimes une halte prolongée pour y voir toutes ses beautés, que notre éloquent Cicérone a su nous faire apprécier avec un art incontestable. La place Kléber et le monument du général Kléber, l'église Saint-Thomas et le monument funéraire du Maréchal de Saxe, par Pigalle, le vieux château et l'Ill où les vieux Strasbourgeois avaient leurs joutes, leur jeu favori appelé "Jeu de l'Oie". Enfin la Cathédrale, sa fameuse horloge, ses illuminations.

Parmi toutes les inspirations délicates dont le Conférencier a été prodigue durant toute la soirée il est impossible de résister au désir de citer celle qui a été, entre toutes, la plus poétique et la plus patriotique, acclamée par les applaudissements enthousiastes de l'assemblée. La Cathédrale étant faite en granit rougeâtre, la réverbération du soleil la fait paraître d'un rouge vif, son admirable clocher s'élançant fièrement dans le ciel bleu et ayant en perspective la longue ligne blanche du Rhin, cet ensemble grandiose fait que la nature elle-même a conservé dans le coeur alsacien les trois couleurs Bleu, Blanc, Rouge, cet emblême du drapeau de France.

Monsieur L. Arsenault a secondé la motion de remerciements du Président, dans des termes choisis et bien appropriés, exprimant au conférenciers tous les sentiments de gratitude de l'assistance pour sa si intéressante conférence.

Madame E. Chauvière, secrétaire, a donné lecture d'un rapport relatant en détail tout ce qu'avait fait l'Alliance Française depuis sa fondation, et expliquant ses projets d'avenir. Projets qui ne peuvent se réaliser qu'avec l'aide des anciens et des nouveaux membres.

Monsieur le Professeur C. Muller, après avoir demandé un vote de remerciements et de félicitations pour ce travail, a prié l'assistance de se tenir debout quelquse instant, en signe de deuil, pour la perte de l'ancien et regretté secrétaire, M. René Chauvière.

Le jeudi 30 javier courant, l'Alliance Française aura le plaisir de recevoir Monsieur André Fribourg, professeur au Collège Sainte-Barbe, de Paris, conférencier officiel de France, qui donnera, le même soir, à l'Université du Manitoba, une conférence ayant pour sujet "La jeunesse intellectuelle française et la guerre."

FORESTIERS CATHOLIQUES

La première partie de cartes des Forestiers Catholiques a obtenu un succès du plus franc aloi. Les prix furent décernés comme suit: Dames, Mme V. Bourbonnière; Messieurs; M. Alf. Toupin; Rafle, Mlle Philippon.

La prochaine partie aura lieu jeudi prochain à la salle Lavoie, 27 rue Dumoulin. Qu'on s'y rende nombreux. On ne s'y ennuie jamais.

ARTISANS CANADIENS-FRANCAIS

Extrait du livre des minutes de la Succursale No 462, de la Société des Artisans Canadiens-Français, séance du 12 janvier, 1919.

Il est résolu:

"Que la Succursale Saint-Boniface, No 462, de la Société des Artisans Canadiens-Français, exprime ses condoléances aux membres suivants qui ont eu à déplorer la mort d'un de leurs parents:

"M. Albert Kéroack, perte de son beau-frère;

"M. N.-Arthur Prendergast, perte de son père.

"Que copie de la présente résolution soit transmise aux membres, à la presse française et à l'*Artisan*."

Adopté.

J.-B.-O. Leclerc,
Secrétaire.

FORESTIERS CATHOLIQUES

Condoléances

La résolution suivante a été adoptée à la dernière assemblée régulière de la Cour Taché No 252 de l'Ordre des Forestiers Catholiques:

"Proposé par le Frère George L'Evêque:

"Que les membres de notre Cour, ayant appris avec regret la mort de M. Racette, père du Frère Delphin Racette; la mort de M. Normandeau, père du Frère Jean Normandeau; et la mort de Mlle Guilbault, fille de Frère Romuald Guilbault, offrent à ces Frères éprouvés leurs plus vives sympathies dans le grand deuil qui les afflige. Que copie de cette résolution soit envoyée aux Frères Racette, Normandeau et Guilbault, et à la presse pour publication."

Adopté à l'unanimité.

George L'Evêque,
Sec.-Archiviste.

"LE VOYAGEUR"

Le club de raquettes "Le Voyageur" a eu une sortie mercredi dernier. Ils étaient une trentaine. Ils se rendirent à l'Académie Provencher, où eut lieu un banquet intime pour célébrer l'anniversaire de naissance de leur chapelain, M. M. l'abbé S. Caron. M. le curé de la cathédrale, ainsi que M. l'abbé Senez, assistaient à ce banquet.

IN MEMORIAM

C'est une petite sainte que nous venons de perdre en notre fille bien-aimée, Alexandrine Bousquet, âgée de seize ans un mois, décédée dans la nuit de dimanche à lundi, les 12 et 13 janvier.

Nous, ses parents, nous pouvons témoigner qu'elle fut toujours un ange de piété filiale, un modèle générosité et d'abandon de soi-même. Sa foi était vive et ferme. Elle fut toujours absolument soumise à Dieu jusque dans le sacrifice suprême, et nous avons au moins la consolation de la savoir heureuse, à présent, après toutes les souffrances d'une longue et cruelle maladie.

Permettez-nous de vous répéter quelques-unes de ses dernières paroles, qui vous feront comprendre son angélique douceur, sa soumission à la volonté de Dieu, et son amour ardent pour les membres de sa famille:

"Je voudrais voir mes soeurs et mes frères avant d'aller voir mon bon Jésus", nous disait-elle avant de mourir.

Après cette parole, montrant si bien sa sublime et simple résignation à la volonté de son Dieu et rédempteur, elle dit encore, exprimant son amour pour sa mère: "Maman, je sais que vous allez vous ennuyer de moi; mais, ne pleurez pas; je prierai pour vous autres."

Après ces touchantes paroles, son sacrifice était consommé: "Mon bon Jésus, venez me chercher au plus vite", dit-elle; puis prenant sa croix: "Maman, priez; dites le chapelet."

Après ces paroles si belles en l'amour, la piété et la résignation qu'elles exprimaient, on dit le chapelet qu'elle demandait, et auquel elle répondit jusqu'à la fin; puis, faisant le signe de la croix avec son crucifix, elle dit: "Maman, que l'on est bien, couché! Que l'on est donc bien à dormir! Je m'endors."

Ce fut tout.

Puissions-nous, ô mon Dieu, comme notre petit ange chéri, avoir la soumission absolue à l'arrêt qui nous condamne tous à mourir, avoir notre pleine connaissance jusqu'à la dernière minute, et mourir après avoir dit le chapelet une dernière fois, afin qu'un jour nous puissions être tous réunis avec elle dans la gloire de Jésus et de Marie.

WINNIPEG CHURCH GOODS

Succursale de Saint-Boniface

Nous réouvrons nos portes et nous en profitons pour inviter notre clientèle à profiter des bonnes occasions que nous lui offrons. Une partie de nos marchandises ont été endommagées par l'eau. Nous les vendrons à réduction. Hâtez-vous à en profiter.

Nous avons toujours en main des articles de piété, des ornements d'église, etc.

SAINT-BONIFACE

Le 28 janvier, à huit du soir, la succursale de Saint-Boniface des Artisans Canadien-Français, aura une soirée récréative dans la salle de l'école Provencher.

Il y aura musique, partie de cartes et tirage des prix d'une "Tombola".

AUTRE SOUVERAIN AU LUXEMBOURG

Luxembourg, 15. — La princesse Charlotte, soeur de la grande duchesse Marie, a été choisie comme remplaçante de la grande duchesse par la chambre des députés, qui s'est rassemblée aussitôt que l'abdication de cette dernière fut annoncée.

Par un vote de trente à dix-neuf, la chambre a décidé qu'une délégation soit immédiatement nommée pour aller faire prêter le serment d'usage à la nouvelle souveraine.

La princesse Charlotte doit prendre possession de sa nouvelle position, aujourd'hui.

DIX MILLE AFFAMES PARADENT

Une terrible famine pousse la populace au désespoir à Pétrograd. — Funestes résultats du socialisme et du bolchévisme; la mort plutôt qu'une telle vie. — La multitude demande aux soldats de tirer sur elle.

Stockholm, 15. — Des émeutes causées par la faim ont eu lieu à Petrograd, samedi et dimanche, d'après des dépêches reçues ici. Dix mille personnes ont paradé dans les rues, demandant du pain. Les troupes bolchevistes firent feu sur elles. Exténuée par la faim, la multitude a demandé, dit-on, aux soldats de tirer sur elle.

Les dépêches disent qu'il est impossible de trouver un seul morceau de pain actuellement, à Petrograd, et qu'on donne au peuple l'avoine non moulue.

Les propagandistes, déguisés en réfugiés, ont, dit-on, été envoyés en Finlande par les Bolchévistes. La police de ce pays a récemment découvert plusieurs organisations qu'on accuse de fomenter une nouvelle révolution.

* * *

Révolte de la garnison à Petrograd

Stockholm, 15. — La garnison des troupes des Soviets de Pétrograd s'est révoltée, refusant d'être envoyée au front, d'après une dépêche de Helsinfers. Cette nouvelle est en partie confirmée par un ami du correspondant, qui est arrivé ici, hier, de Petrograd, qu'il a quitté jeudi.

Il a déclaré que la défaite des armées bolchévistes à Perm, où elles ont été complètement battues par l'amiral Koltchak, ainsi que leur défaite à Lopany, où elles ont été balayées par les Ukrainiens du général Pulfura, ont grandement affecté la position des Bolcheviki, qui est encore menacée comme elle l'était le printemps dernier.

Trotzky, monté sur un cheval blanc, a pris part à la bataille de Perm, où les Bolcheviki perdirent un tiers de leurs forces. Il est retourné à Moscou et est très pessimiste. La presse bolchévistes est aussi très pessimiste; elle confesse ouvertement que son armée en Sibérie est sans valeur. Les Bolcheviki envoient des troupes aux fronts sibérien et ukranien.

Vingt parmi ceux qui ont été envoyés en dehors de la ville étaient des agents de propagande, tandis qu'ils s'étaient engagés ostensiblement comme ouvriers de la Croix-Rouge.

Plusieurs officiers autrichiens et un groupe de citoyens de la Galicie, que l'on dit imbus des doctrines bolchevistes, ont été arrêtés.

UNE ORGANISATION DES SINN-FEINS

Le gouvernement anglais projetterait de la supprimer par la force. — S'il en est ainsi, un conflit armé avec l'Irlande est à craindre.

Londres, 14. — On attribue au gouvernement anglais, dans certains quartiers de l'Irlande, l'idée de supprimer par la force l'organisation des Sinn Feins. Cette nouvelle est communiquée de Dublin au "Mail." Les modérés de Dublin, écrit le correspondant, sont anxieux de connaître les résultats et les développements qui pourront résulter de cette assemblée du conseil convoquée par le gouverneur-général, lundi dernier, au château de Dublin.

Le correspondant ajoute: "Les hommes d'esprit modéré voient l'avenir avec angoisse. On craint que le gouvernement s'embarque dans une nouvelle campagne de répression qui pourrait inclure la suppression par les armes de l'organisation des Sinn Feins. Si le gouvernement entre ainsi dans un conflit armé on peut s'attendre à ce qu'il ait à combattre avec 75 pour cent de la population irlandaise.

Le correspondant écrit son anxiété au suj et du succès des "tories" dans la récente élection anglaise, lesquels, dit-il, sont considérés comme ayant donné aux coercitionnistes une influenee prédominante dans l'état et ont créé l'opinion que l'Ulster sera supprimé et que le gouvernement anglais prendra en mains la direction des affaires irlandaises.

On croit aussi que le vicomte French, le gouverneur-général, a l'intention d'user plutôt de son autorité en faveur du régime militaire que du régime politique.

FEU Mme VICTOR PAPINEAU

Nous apprenons avec regret la mort de Mme Victor Papineau, survenue à Montréal, ces jours derniers. Elle était la mère de notre ancien concitoyen, M. A.-J. Papineau, architecte, ancien secrétaire de l'Association d'Education.

A. M. A.-J. Papineau, si douloureusement éprouvé, la *Liberté* offre l'expression de sa profonde sympathie.

BOLCHEVIKI EXPULSES DE GENEVE

Genève, 14. — Genève a expulsé, au cours de la journée de dimanche dernier, un groupe considérable de Bolcheviki russes, suivant ainsi l'exemple des autorités suisses et françaises.

Autour de la Ferme

LES JUMENTS POULINIERES

La bonne santé est essentielle. — "Ne laissez pas vos étalons à rien faire", nous dit-on; "faites-les travailler". Le conseil est bon, mais en somme, l'important, c'est que l'étalon soit vigoureux au moment du service, et il fera sa part pour engendrer un poulain vigoureux. Mais la jument qui porte onze mois demande à être tenue en parfaite santé tout ce temps, faute de quoi son poulain sera chétif et malingre.

L'exercice est indispensable à la santé. — Sans exercice, impossible de tenir une jument poulinière en bonne santé. Les fonctions de la respiration s'accomplissent mal. La graisse s'accumule. Les organes excréteurs s'engourdissent et des poisons s'accumulent dans le sang.

Quelle sorte d'exercice.—Il y a trois façons d'exercer une jument. On peut (1) la faire travailler; (2) la laisser dehors, en plein air, tout le temps, avec un abri pour la nuit ou le mauvais temps; et (3) la tenir à l'intérieur en la faisant sortir tous les jours. Si vous la faites travailler, évitez la fatigue, la transpiration excessive, les efforts violents. Traitez-la avec bonté; ne laissez pas d'autres chevaux la tourmenter. Ne lui faites pas tirer de lourdes charges sur un terrain détrempé ou sur des chemins montueux; ne la faites pas reculer, ni trotter à une allure rapide, spécialement en descendant les côtes. Pendant les dernières semaines de la gestation, réduisez graduellemnt le travail pour ne lui donner à la fin que les tâches les plus légères.

Une expérience à Cap-Rouge.—Pour essayer ces différents régimes, la même jument, accouplée trois années de suite, a été soumise à un genre d'exercice différent à chaque gestation.
No 3 -Double La Liberté G.-H. B. 16-1-19
Le premier hiver, elle a travaillé jusqu'à la mise-bas; le deuxième, elle a été gardée en plein air, n'ayant pour tout abri qu'un hangar d'une épaisseur de planches; le troisième, elle a été tenue dans une loge, dont elle sortait tous les jours. Elle nous a donné trois pouliches belles et vigoureuses.

Conclusions.—Ceci nous montre que si l'exercice est essentiel à une jument poulinière, le genre d'exercice importe peu. Il est certainement bon de la faire travailler lorsqu'on le peut, mais ceci n'est pas indispensable au succès. Il est souvent impossible, à cause du manque d'aides, de faire travailler les juments poulinières lorsqu'on en a un grand nombre, ou même lorsqu'on n'en a qu'une. Si vous vous trouvez dans ce cas, ne cessez pas pour cela d'élever des chevaux. Laissez vos juments dehors, en plein air, en leur fournissant un hangar où elles puissent s'abriter de temps à autre, ou tenez-les dans une loge en les faisant sortir tous les jours. Appliqués avec jugement, ces deux systèmes vous donneront de tout aussi bons résultats.

GUS. LANGELIER,
Régisseur, station expérimentale, Cap Rouge, Qué.

Semence de blé d'Inde et de racines

Maïs d'ensilage. — La valeur d'une variété de maïs d'ensilage dépend principalement de l'état de maturité qu'elle peut atteindre à la fin de la saison de végétation. Les meilleures variétés sont celles qui arrivent au moins à l'état lustré. Le maïs qui ne forme pas d'épis ou qui n'arrive qu'à l'état laiteux, fournit un fourrage assez apprécié pour sa succulence, mais il n'a pas ces éléments qui forment la chair ou qui produisent le lait, que contient le maïs à l'état lustré, et qui rendent ce dernier si précieux. Plus une variété de maïs est verte à la coupe, plus l'ensilage est sur et moins il est bon.

Les variété de maïs du sud, à grand développement, donnent plus d'ensilage que les autres, mais comme elles sont plus tardives elles n'arrivent pas à l'état lustré nécessaire, et leur ensilage est bien inférieur à celui que l'on obtient avec les variétés moins productives, mais plus précoces, et qui donnent des épis mieux développés. Tonne pour tonne, les variétés du sud à grand développement rapportent environ 18 à 20 pour cent d'éléments digestibles de moins que les variétés du nord, qui arrivent au bon point de développement.

Il est donc important que l'on choisisse les bonnes variétés de maïs d'ensilage dans les districts où la saison est relativement courte et fraiche. Choisissez autant que possible la variété qui est sûre d'arriver au dégré voulu de développement en une saison normale, et envoyez votre commande le plus tôt possible pour être sûr de l'avoir.

Racines. — La production de graine de racines a décliné graduellement en ces dernières années, et cette réduction a été accompagnée d'une détérioration graduelle et souvent très sensible de la qualité. Cette dépréciation de la qualité, spécialement visible chez les betteraves fourragères et les carottes, et également, mais à un degré moindre, chez les choux de Siam (rutabagas) se voit dans le manque prononcé de la pureté de type que présentent un grand nombre de variétés. En fait, beaucoup de variétés les mieux connues et les plus cultivées s'écartent maintenant tellement du type que l'on peut à peine le reconnaître.

Et cette faiblesse des approvisionnements et cette détérioration de la qualité ne sont pas les seuls défauts que présentent les variétés actuelles. Il y a aussi une tendance à la détérioration générale au point de vue de la faculté germinative, de la vigueur, de la productivité et de la valeur alimentaire en général. Celui qui cultive des racines fera donc bien de prendre plus de précautions que d'habitude en achetant sa provision de semence pour l'année prochaine.

Assurez-vous, avant d'acheter, que la semence offerte germe bien, et n'attendez pas jusqu'à la dernière minute pour vous procurer la graine qu'il vous faut. Si vous retardez, vous ne pourrez peut-être pas vous procurer la graine de la meilleure qualité.

M.-O. MALTE,
Agrostographe du Dominion.

LA CAISSE POPULAIRE

Notre force de demain

(De L'Action Catholique)

Avant d'entrer dans plus de détails sur le mécanisme de la Caisse Populaire, déterminons davantage ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas.

Ce qu'elle est?!...

Ma foi, je ne puis mieux le faire comprendre qu'en disant, c'est une oeuvre essentiellement paroissiale, prolongement et complément nécessaires de notre paroisse canadienne-française.

"Un prolongement", c'est-à-dire, un organisme économique qui, demain, fera pour nos besoins financiers ce que font aujourd'hui pour nos besoins religieux, civils et scolaires l'église, le Conseil municipal et l'école.

"Un complément", c'est-à-dire, ce quelque chose qui achèvera de faire de notre "paroisse" une personne morale parfaite. Notre paroisse! mais elle fait chaque jour l'admiration des étrangers.

"Notre paroisse! Elle a toujours été notre force et le sera encore si nous savons en compléter le mécanisme.

Ne vit-elle pas "sa propre vie"?...

Et, avec une Caisse populaire, ne serait-elle pas un vrai petit royaume, presque libre de tout pouvoir étranger?... Elle possèderait en effet tout ce qu'il faut pour vivre et se développer sans avoir recours à qui que ce soit.

Pour répondre à ses besoins religieux, elle a son église, sa fabrique, ses marguilliers ou syndics qui disposent des argents recueillis pour défrayer les dépenses nécessaires au culte, puis, son curé qui tout en s'occupant du soin des âmes, aide aussi à l'administration matérielle.

Marguilliers et syndics administrent gratuitement... honnêtement les finances;—et, ce sont des gens de la paroisse!...

Pour répondre à ses besoins d'éducation, elle a sa commission scolaire qui perçoit les taxes nécessaires à l'entretien de ses écoles.

Sauf le secrétaire qui est payé, commissaires, syndics, etc., remplissent leurs charges "gratis" et s'acquittent consciencieusement de leurs devoirs.

Et ce sont des gens de la paroisse qui font cela!...

Pour répondre aux divers besoins civils, elle a "son Conseil municipal" qui voit à l'ouverture et à l'entretien des chemins, à faire régner le bon ordre, etc...

Conseillers et maires n'ont jamais songé à se faire payer: c'est autre chose pour les grandes villes — pour accomplir leurs devoirs. Et il est bien rare, — il faudrait dire, ça n'arrive jamais — que les conseils de nos paroisses rurales aient été impliqués dans du tripot.

Cependant ce sont des gens, "de nos paroisses qui remplissent les fonctions de conseillers, de maires"...

Pour compléter, "notre organisme paroissial" il manque encore un rouage, et non le moindre, le rouage financier ou l'organisation de l'épargne et du crédit paroissial.

A l'heure présente, nos paroisses vont quémander à droite et à gauche des individus, ou des institutions qui leur sont absolument étrangères, à qui elles confient "leurs épargnes".

Bien entendu, elles n'ont pas un mot à dire dans l'administration de leurs propres deniers!...

Mais pourquoi, je vous le demande, pourquoi chacune de nos paroisses n'aurait-elle pas "sa Caisse populaire", sa Caisse paroissiale fondée et menée par "des paroissiens"?...

Si encore c'était une chose nouvelle que les promoteurs du crédit agricole voulaient introduire!

Mais non! l'expérience est faite. Partout dans les paroisses qui ont voulu se donner la peine de suivre les conseils qu'on leur a donnés, la Caisse populaire fait des merveilles. C'est une institution tellement paroissiale que chacun se demande comment il se fait qu'on ait pu vivre sans elle.

L'argent joue aujourd'hui un grand rôle dans le monde.

Or, la Caisse populaire est une oeuvre qui garde l'argent "chez nous".

Elle sera donc notre force de demain, si au moins nous savons commander notre propre capital.

Louis Arneau.

SI JEUNES ET DEJA FANATIQUES

Toronto, 17. — Un petit catholique, élève de l'école séparée Saint-Joseph, a été gravement battu par huit enfants de l'école publique de la rue Leslie. Le principal suppléant, F. W. McColl, a fait de verles remontrances aux coupables et leur a fait entendre que telle n'était point la manière de régler les différends religieux. Depuis longtemps il existe une grande rivalité entre ces deux écoles, et des expressions telles que "chien de catholique" furent en maintes occasions adressées aux petits catholiques. La police a déclaré que le garçonnet avait été sérieusement blessé.

UNE CONFLAGRATION A CHICOUTIMI

La magnifique cathédrale n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes. — Perte de $350,000. — Les saintes espèces n'ont pu être sauvées. — Tableaux précieux détruits.

Chicoutimi, 17. — Une terrible conflagration vient de frapper notre ville. La cathédrale n'était ce matin qu'un monceau de ruines fumantes. L'incendie s'est déclaré hier soir, et à deux heures du matin, le feu avait fait son oeuvre. Rien n'a pu être sauvé, pas même les saintes espèces. Le presbytère et les maisons environnantes ont été miraculeusement préservés de l'incendie. La cathédrale, qui comptait parmi l'une des plus belles du Canada, ne présente plus qu'une enceinte de quatre murs recouvrant un brasier qui s'éteint. On croit que l'incendie a été causé par une fournaise. On n'a à déplorer aucune perte de vie.

La cathédrale de notre ville faisait l'orgueil de ses habitants. Elle avait été inaugurée à Noël 1915, et sa construction avait coûté la jolie somme de $350,000. Elle contenait plusieurs tableaux de prix qui ont été détruits, entr'autres un tableau de Rubens évalué à $100,000. Les dommages se chiffrent à plus de cinq cent mille dollars.

Les témoignages de sympathie arrivent de tous les endroits de la province à l'adresse de notre évêque si cruellement éprouvé.

DES MARIAGES PAR ERREUR

Ottawa, 19. — Une nouvelle qui ne manque pas de soulever un grand intérêt dans le monde des militaires serait celle que 1,500 soldats canadiens que l'on croyait morts n'étaient que prisonniers de guerre en Allemagne. Les autorités allemandes, violant toutes les lois internationales, ne les auraient pas rapportés aux pouvoirs de l'Entente.

Le Ministère de la Milice, après de longues recherches, avait envoyé le message de leur mort aux familles de ces soldats.

Des scènes assez embarrassantes en ont résulté. Des épouses, croyant que leur mari était mort et agissant de bonne foi, ont convolé de nouveau. Le Gouvernement aura probablement à faire une loi réglant cette question délicate.

Le lieutenant-colonel Armstrong est d'avis que ce chiffre de 1,500 doit être passablement exagéré. D'autres autorités nombreraient ces prisonniers à 500.

LE DR KARL LIEBNECHT

Le chef des Spartacistes a été tué, ainsi que la fille socialiste, Rosa Luxembourg.

Berlin, 17.—Le Dr Karl Liebnecht et Rosa Luxembourg ont été assassinés.

Bâle, 17. Le Dr Karl Liebknecht a été tiré et tué en essayant de se sauver, lorsqu'il fut conduit en prison, d'après la "Gazette", de Frankfort. On rapporte aussi que Rosa Luxembourg, lieutenant de Liebknecht, a aussi été tuée, après avoir été battue jusqu'à perdre connaissance par la populace de Berlin.

PERSECUTION DES GRECS PAR LES BULGARES

Salonique, 18. — On accuse les personnages officiels de la Bulgarie d'agir avec incivilité et rudesse à l'égard des Grecs orientale.

Des nouvelles reçues de sources autorisées nous apprennent que des Grecs ont été jetés en prison pour avoir montré de l'enthousiasme à l'apparition d'officiers de leur pays.

Des mesures draconiennes ont été prises à l'endroit de prêtres grecs et les funérailles, ainsi que les mariages, ont lieu secrètement afin de ne pas avoir à souffrir des nouvelles mesures oppressives.

LA DESUNION REGNE DANS L'ITALIE

Les uns veulent annexer le plus de territoire possible, sans faire de concessions aux Yougo-Slaves, tandis que les autres veulent être plus conciliants.

Paris, 18. — On vient de recevoir ici la nouvelle de la démission du cabinet italien. On dit que la présente crise est due aux divergences d'opinions entre les membres du ministère, dont les uns favorisent la politique de M. Sonnino, ministre des Affaires Etrangères, et les autres y sont opposés. Cette politique consiste à annexer la plus grande étendue de territoire possible et à ne pas faire de concessions, spécialement aux Yougo-Slaves.

Les délégués de la paix italiens sont d'opinion que la démission du cabinet a eu lieu lorsque le premier ministre Orlando a appris que les représentants des Etats-Unis ne partagent pas entièrement les vues du baron Sonnino concernant Fiume.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .76
No 3 C. W.	.72
Fourrage, Extra No 1	.73
Fourrage 1	.72
Fourrage 2	.67
ORGE	
No 3 C. W.	$ 96½
No 4 C. W.	.91¼
Fourrage	.81¼
Rejeté	.9¼
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$3.18¾
No 2 C. W.	3.14¼
No 3 C. W.	2.98¼
Rejeté	2.96¼
SEIGLE	
C. W.	$1.43

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.50 à $13.50
Bons	$9.75 à $11.50
"Feeders".—	
De choix	$9.75 à $10.75
Bons	$6.75 à $7.50
"Bulls".—	
Excellents	$6.50 à $7.00
Bons	$5.75 à $6.25
Ordinaires	$5.00 à $5.50
"Oxen".—	
Excellents	$7.00 à $8.00
Bons	$6.00 à $7.00
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$8.50 à $10.00
Bonnes	$6.00 à $7.00
"Canners"	$4.00 à $5.00
Laitières et "Springers". Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$9.75 à $11.50
De choix, 'Stockers'	$7.25 à $8.00
Bonnes	$5.75 à $6.75
Veaux.—	
Léger. De choix	$8.00 à $9.50
Lourd. De choix	$7.50 à $8.50
Cochons.—	
Choix	$16.00
Lourds	$12.00
Trufes	$10.00 à $12.00
"Stags"	$8.00 à $9.00
Moutons.—	
Agneaux	$14.50 à $15.25
Moutons	$10.00 à $11.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais. Aux expéditeurs	$ .37
Beurre.—	
Crêmerie. Au détailleur	.51
De ferme. Aux expéditeurs	.36
Viandes.—	
Patates—	
Le boisseau. Lot de 10-20	$ .90
Volailles—	
Poulet	$ .35
Poule	.28
Canards	.30
Oies	.25

Gruau—		
Sac de 80 livres		$4.50
Farine—		
Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.		
Five Roses. Sac de 98 livres		$5.45
Fives Roses. 2 sacs de 49 livres		5.55
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.		5.65
Purity. Sac de 98 livres		5.45
Purity. 2 sacs de 49 livres		5.55
Purity. 4 sacs de 24 livres		5.65
Royal Household. Sac de 98 liv.		5.45
Royal Household. 2 sacs de 49		5.55
Royal Household. 4 sacs de 24		5.65
Winnipeg	$31.00	$36.00
Alimentation—		
	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80

Sucre—	
Granulé, Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—	
(Prix du gros aux producteurs. Timothy d'Ontario, f.o.b. Winnipeg.)	
"Timothy" No 1	$28.00
"Timothy" No 2	$26.00
"Timothy" No 3	$24.00
(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)	
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$22.00
"Red Top" No 3	$20.00
Upland No 1	$22.00
Upland No 2	$20.00

AU SACRE-COEUR

Partie de cartes

Mardi soir, le 14 courant, avait lieu dans la salle paroissiale la dernière partie de cartes sous les auspices de l'ancienne Commission Scolaire, qui se trouvait en même temps la première partie de cartes depuis la fermeture des assemblées publiques durant l'épidémie.

Le prix d'honneur pour dames, donné par M. E. Guertin, fut gagné par Mme H. Bédard, et celui des messieurs, donné par M. P. L'Heureux, fut gagné par M. P. Castela. Les prix de consolation donnés par M. A.-B. Desrochers, furent gagnés par Mme Y. de Casson et A. Desrochers. La distribution en fut faite par M. Collon.

Comme toujours la soirée fut des plus intéressantes, et elle était rehaussée par la présence de notre dévoué curé, le R. P. Normandin, O.M.I. Il y avait une assistance nombreuse.

Après que chacun eut pris une bonne tasse de café et des gâteaux préparés par l'infatigable Mme Roy, tous se quittèrent joyeux, se promettant d'y revenir tous les mardis, si possible.

La prochaine partie de cartes aura lieu le 21 courant, sous les auspices de la nouvelle Commission Scolaire. Venez en grand nombre, et amenez vos amis; vous vous amuserez bien, vous y trouverez de l'agrément, et le but pour lequel ces parties de cartes sont données est grand et national et mérite tout l'encouragement que vous pouvez y apporter.

Commission scolaire

Le 12 courant, après la messe, avait lieu, dans la salle paroissiale, l'élection des officiers de la Commission Scolaire pour l'année courante. Ce sont: MM. J. Collon, E. Guertin, A.-B. Desrochers, P. L'Heureux, J.-H. Lemire, J.-H.-N. Leveillé et L. Arsenault. Tous se promettent, comme par le passé, de seconder les efforts que fait notre curé, le R. P. Normandin, O.M.I., pour le soutien de notre école française et pour continuer les progrès qui se manifestent d'une année à l'autre.

Nos Révérendes Soeurs, de leur côté, font tout ce qu'elles peuvent mais cette marche vers le succès ne sera obtenue que par la continuation de l'encouragement marqué de tous les paroissiens du Sacré-Coeur. Car, comme vous le savez tous, l'avenir de notre race est entièrement et exclusivement entre les mains de nos éducateurs et éducatrices, et nous ne manquons en rien sous ce rapport à l'école du Sacré-Coeur.

* * *

Société Saint-Jean-Baptiste

L'élection des officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg eut lieu le 12 courant, à 3 heures de l'après-midi, dans la salle paroissiale, avec le résultat suivant:

Présidents honoraires: Hon. Sénateur Aimé Bénard, Horace Chevrier et le Dr L. Benoit; Président, L. Arsenault; 1er vice-président, Ernest Gurtin; 2me vice-président, J.-H.-N. Leveillé; secrétaire, R.-A.-L. Mercier; trésorier, J.-A. Rhéaume; organisateur, V. Rho; commissaire-ordonnateur A.-B. Desrochers; porte-drapeau, H. Lanzon; auditeurs, MM. E. Aubin et W.-M. McKenzie; directeurs, MM. J. Collon, A.-J.-H. Dubuc et M. Chabot.

Tous les officiers et membres de la société se promettent cette année de faire un examen de conscience nationale, une sorte de retraite patriotique. Gardons sans cesse en notre mémoire que ces belles prairies de l'Ouest que nous foulons de nos pieds, furent découvertes par des Français, que des hommes de notre foi et de notre race y apportèrent les premiers flambeaux de la civilisation et du christianisme.

Tout ce que nous demandons, c'est que les écoles que nous soutenons de nos deniers soient et restent ouvertes à nos enfants, et que là ils reçoivent une éducation catholique et française. Et c'est en faisant ceci que nous serons et resterons les plus loyaux sujets à la couronne britannique.

* * *

Congrégation des Dames de Sainte-Anne

Dimanche soir, le 19 courant, avait lieu, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, la réception de sept nouvelles congréganistes. La bénédiction fut donnée par le R. P. A. Normandin, O.M.I. La présidente, Mme J.-L. Leduc, était assistée, pendant la cérémonie, de Mesdames Gingras et Bédard. Les nouvelles congréganistes furent: Mmes E. Guertin, J. Caron, L.-A. Delorme, S. Dumoulin, H. Bédard, M. Lavoie et L. Arsenault.

Immédiatement après la bénédiction eut lieu, dans la salle paroissiale, l'assemblée où, après avoir discuté différentes questions importantes dans l'intérêt de la congrégation, des votes de condoléances et de sympathies furent proposés par la présente, Mme J.-L. Leduc, et secondés par Mme J.-H.-N. Leveillé, et adoptés à l'unanimité: à Mme René Chauvière, dans la perte douloureuse de son mari, et à M. et Mme J. Collon, dont M. René Chauvière était le gendre; à M. et Mme F. Gingras et aux autres membres de la famille, dans la perte inoubliable de leur fils Eugène; à M. et Mme P. L'Heureux et à la famille, dans la perte irréparable de M. Lasalle, frère de Mme L'Heureux; à la famille C.-Casimir Surprenant, (Mme Surprenant était membre de la Congrégation); et à M. et Mme Bessé, dans la perte de leur fils bien-aimé, mort au champ d'honneur.

* * *

Un service funèbre sera chanté, lundi prochain le 27 courant, à 8 h. 30, pour le repos de l'âme de Mme C. Surprenant. Ce service est recommandé par les congréganistes des Dames de Sainte-Anne.

* * *

Le R. P. J. Therrien, O.M.I., qui nous avait quitté pour quelque temps, remplaçant le R. P. Lecoq à Saint-Laurent, est maintenant de retour depuis quelques jours.

* * *

Le R. P. Plourde, O.M.I., partait hier soir, le 19 courant, pour Regina. Il sera de retour mercredi.

L'IMPERIALISME AMERICAIN

La guerre a permis à l'impérialisme des Etats-Unis de s'afficher plus ouvertement que jamais.

Ils ont acquis les Antilles danoises. Ils parlent de l'achat de la Guyane hollandaise. La construction du canal Panama les a amenés à occuper militairement un territoire appartenant à la Colombie. Ils régentent en maîtres la petite république de Panama. Ils font même occuper par leurs troupes les villes de Colon et de Panama. Quand, dans l'une ou l'autre des républiques de l'Amérique Centrale un gouvernement ne leur va pas, c'est-à-dire veut les empêcher de draîner à leur profit les ressources du pays, ils soudoient à coup d'argent une révolution qui les renverse. Ils ont ainsi acquis le droit de construire le canal de Nicaragua. Ils sont ainsi les seuls maîtres des communications par eau entre les deux océans.

On n'a pas oublié leurs interventions dans les affaires intérieures des républiques de Cuba, de Haïti, de St-Domingue. Au point de vue économique, le Canada est devenu quasi une enclave américaine et le gouvernement canadien, depuis deux ans, marche sur le mot d'ordre de Washington.

En outre, les Etats-Unis se sont emparé d'une grande partie des marchés abandonnés par les belligérants dans les républiques sud-américaines, y opérant de la sorte leur pénétration commerciale. Ils ont mis l'argent nécessaire pour capter une partie des ressources naturelles dans ces différents pays. Ils organisent des lignes de paquebots, de télégraphe, entre les ports américains et ceux des Etats du Sud, détruisant ainsi les monopoles anglais. Ils sont à travailler à l'achèvement d'un chemin de fer transcontinental reliant New-York à Buenos-Ayres; une distance de 3,435 lieues, sur lesquelles 2,467 sont construites. Cela ressemble au rêve allemand du chemin de fer Berlin-Bagdad. Ils se construisent une flotte qui, avant plusieurs années, sera peut-être de taille à disputer à l'Angleterre l'empire des mers.

Ils proposent maintenant aux Etats de l'Amérique du Sud l'adoption du système monétaire de Washington. Et voilà même que des journaux américains parlent d'un projet de création d'une grande armée pan-américaine, armée où Canadiens, Américains, Mexicains, Brésiliens, Chiliens, Argentins, Péruviens, etc., etc., se coudoieraient, armée qui, naturellement, serait instruite, équipée, dirigée par les Etats-Unis. Et même, chose qu'on ne sait pas, ce projet a été adopté au Sénat de Washington, le 26 juin dernier.

Tout cela marque l'accroissement de l'influence des Etats-Unis dans les deux Amériques, et leur volonté d'exercer une espèce de protectorat ou de domination sur tout le continent, sinon ailleurs.

Cette attitude, qui sent le droit du plus fort, est une des principales causes qui a empêché les grandes républiques latines de l'Amérique du Sud de se lancer d'une manière effective, autrement qu'en paroles et en parades, dans le conflit contre l'Allemagne, car elles ne voulaient et ne veulent pas que la grande république anglo-saxonne dirige la politique des deux Amériques.

Elles entendent bien que les pays latins du sud ne soient pas à la remorque du grand pays anglo-saxon du nord. Et on peut être sûr qu'elles tiendront leur bout, car elles grandissent rapidement et ont conscience de ce qu'elles peuvent faire.

J.-T. N.

GROSSE SAISIE D'ARMES EN IRLANDE

Londres, 18. — Une quantité considérable de révolvers et de munitions, propriété des Sinn Feinns, a été saisie ici, selon le "Mail". Deux arrestations ont été opérées.

Londres, 17. — On ne croit pas que le gouvernement anglais intervienne dans les assemblées du parti Sinn Fein, aussi longtemps qu'il se tiendra dans les limites permises et qu'il se bornera à passer des résolutions, dit une dépêche de Dublin au "Mail". S'il dépasse ces limites, ajoute la dépêche, et cherche à entraver la liberté et les droits des individus, le gouvernement sera contraint d'agir.

LE SERMENT DES DINANTAIS

Une cérémonie émouvante s'est déroulée sur la grand'place de Dinant, incendiée en 1914 par les Allemands, qui massacrèrent, on s'en souvient, 1,100 habitants. Le bourgmestre, s'adressant aux habitants, leur a fait répéter le serment solennel, devant Dieu et devant les hommes, que jamais les Dinantais ne se livrèrent à aucun acte qui ait pu justifier l'horrible crime des Allemands.

(Le *Pèlerin*.)

BRILLANTE VICTOIRE DU BLEU-BLANC-ROUGE

Le 3 janvier, le Canadien se mesure avec la formidable équipe des Pilgrims, et remporte la victoire avec un résultat de 4 à 3.

Au début, les deux équipes se lancent à l'attaque, mais l'avantage du jeu s'offre au Canadien, qui ne manque pas de lui souhaiter la plus cordiale bienvenue. Après à peine deux minutes de jeu, l'ami Ducharme enregistre le premier point. Mais les Bleu-Blanc-Rouge ne prétendent pas en rester là. De nouveau, ils montent, menacent les buts de l'adversaire et... avec succès: Goulet, à deux reprises, lance avec une force terrible la rondelle dans le filet. Bravo!

A la seconde période, toujours pleins de feu, nos joueurs attaquent ferme, et, à l'aide de Van Belleghem, élèvent le résultat d'un point. Mais voilà que les Pilgrims se fâchent! Durant les dernières dix minutes, à leur tour, ils attaquent avec force et parviennent à enregistrer trois points. Le gong sonne, la partie est à nous. Bravo! les Canadiens!

Alignement des équipes

Pilgrims. — Buts, Marshall; défenses: Irvin et Woodall; centre, L. McCallum; corsaire, Herbert McMunn; avants, Harold McMunn et Mason; substitut, Smith.

Canadiens. — Buts, Prendergast; défenses, Senez et Ducharme; centre, Van Belleghem; corsaire, Lévêque; avants, Vailliez et Goulet; substitut, Rémillard.

Première période. — 1. Canadien, Ducharme; 2. Canadien, Goulet; 3. Canadien, Goulet.

Deuxième période. — 4. Canadien, Van Belleghem; 5. Pilgrims, Irvin; 6. Pilgrims, McCullum; 7. Pilgrims, Irvin.

Ligue Midget

Dans la ligue Midget de Winnipeg, le Canadien court de grandes chances de gagner les honneurs de la saison. Déjà il compte trois victoires à son compte et pas une défaite.

Position des clubs

	J	G	P	Pour	Con.
Canadien	3	3	0	33	8
Vics	3	2	1	5	4
Ft-Rouge	3	2	1	7	8
Cres'wood.	3	1	2	12	33
St-Vital	3	1	2	12	33
Wanderers	3	0	3	8	11

LA GUERITE DOREE

Guillaume II, quand il était à Spa, s'occupait, aux derniers jours, de commander avec rigueur à ses vingt-sept cuisiniers et n'avait de soin que pour sa guérite aux couleurs de feu l'Empire, toute blasonnée d'armes et de symboles impériaux, recouverte d'un toit doré, et qui était destinée à abriter le factionnaire d'élite chargé de monter la garde à la porte d'honneur du château de Versailles. Dans la hâte du départ, on a oublié la guérite.

AEROPLANE CAPTURE PAR UNE VACHE

En septembre 1916, un aéroplane allemand atterrit près de Loutsk. Les paysans du voisinage informèrent aussitôt le poste militaire russe. Au moment de l'arrivée des soldats, les aviateurs allemands allaient prendre les airs, mais le bruit de la machine mit la panique dans un troupeau de vaches dont l'une se rua sur l'appareil, enfonça ses cornes dans le moteur, rendant la fuite des Boches impossible. Les Russes — alors encore nos alliés — capturèrent l'appareil intact avec les deux aviateurs.

(Le *Pèlerin*.)

PARODIE DE LA FABLE DE LA FONTAINE

L'Allemagne, ayant armé
Tout l'été,
Se trouva fort bien pourvue
Quand la guerre fut venue,
Et pour accroître sa chance
D'écraser la belle France,
Elle alla, fourbe et câline,
Chez l'Autriche, sa voisine,
La priant de lui prêter
Des armes, pour résister
Au Russe, allié fidèle.
"Je vous payerai, lui dit-elle,
Si je mets la France à mal,
Un intérêt kolossal."
Le Teuton, d'abord gagna,
Pas longtemps, puis recula.
Et pour mieux montrer sa rage
Organisa le pillage,
Il tua, brisa, vola,
Bombarda et incendia
Chez le peuple pacifique
De la France et de Belgique;
Mais les alliés, de concert,
Vinrent à bout du kaiser;
On passa au règlement
De compte avec l'Allemand:
"Que faisiez-vous, bon larron?
Dit l'Angleterre au Teuton.
—Jour et nuit, en vrai brigand,
Je pillais, ne vous déplaise!
—Vous pilliez! j'en suis fort aise.
Eh bien! payez maintenant!"

—*Almanach du Pèlerin.*

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande une servante. S'adresser à *Mme H. Béliveau, 187 rue Dumoulin, Saint-Boniface, Man.*

A vendre. — Cheval trotteur, pur sang; 7 ans. Vendra à bonne condition. S'adresser à *Alfred Cormier, La Salle, Man.*

On demande des patates. — Fermiers, jardiniers et marchands de la campagne, nous avons besoin de plusieurs chars de patates. Donnez-nous votre plus bas prix, la quantité et la qualité de patates dons vous disposez. *J. Mindess, 452, rue Main, Winnipeg.*

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis, en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à *M. M.-E. Sabourin, agent de voyages,* 60 *avenue Provencher, Saint-Boniface,* où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A vendre.—160 acres de bonne terre à vendre, avec bonnes bâtisses, près de Ericksdale, Man. S'adresser à 401 *Edifice Somerset; Winnipeg.*

J'achèterais une bonne ferme de 240 acres ou plus dans les paroisses de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Léon, Letellier, Sainte-Agathe. Je veux de bonnes bâtisses et être près de l'école et de l'église. Terre de première classe et bonne pour la culture mixte. Donner superficie, surface en culture, description des bâtisses. Prix et conditions. S'adresser à *C. Buffet,* 201, *Edifice Somerset, Winnipeg.*

A vendre. — Avoine de semence Seger et Gold Rain. En grande et petite quantité: $1 le minot. Orge: $1.25. S'adresser à *Emile Catellier, LaRochelle, Man.* 10 sous pour échantillon.

A vendre. — Maison moderne avec lot d'une bonne dimension. Un bon marché. S'adresser à *Camille Bruyère,* 51 *rue Ritchot, Saint-Boniface, Man.*

Perdu.—Un chapelet en graines d'olives jaunes, monté en argent, entre les rues Marion et Cathédrale. Inscription sur la croix: "Concordi Roma". Avertir *Mme Henri Bédard. Tél. Garry* 1569.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 26 décembre. — Adélard-Georges-Henri, fils de Joseph Ross et de Bernadette DeGagné.

Le 27 décembre. — Marie-Jeanne-Hélène-Yvette-Andréa, fille de Roméo Descoteaux et de Delphine Bonneteau.

Le 29 décembre. — Joseph-Emile-Ernest, fils de Joseph-A. Blanchette et de W. Beaudry.

Le 29 décembre. — Joseph-Philias-Lucien, fils de Eugène Boismenu et de Ernestine Couture.

Le 9 janvier. — Lucien-Jean-Charles, fils de F.-X.-R. Dargis et de Alice Panneton.

Le 12 janvier. — Joseph-Alfred-Charles-Auguste, fils de Antonio Talbot et d'Anna Daigneault.

Le 15 janvier. — Jules-Pierre-Aimé, fils de Charles-Edouard Gaudette et de Béatrice Lacroix.

* * *

Sépultures

Le 9 janvier. — Joseph-Adélard Bonin, décédé à l'âge de 36 ans.

Le 10 janvier. — Marie Lougin, épouse de Joseph Mayencourt, décédée à l'âge de 30 ans.

Le 15 janvier. — Alexandrine Bousquet, décédée à l'âge de seize ans.

* * *

Samedi soir, les amis de M. Camille Fournier se réunissaient à l'école Provencher pour lui présenter leurs souhaits de bonheur à l'occasion de son mariage et lui offrir un témoignage tangible de profonde amitié.

La présentation d'une bourse fut faite par le Rév. Frère Joseph qui, en termes émus, exprima les sentiments de tous les amis. M. G.-R. Brunet, un *pays* du futur marié, présidait cette tout intime réunion.

M. Fournier, très touché de cette marque d'estime et de bonne camaderie, remercia chaleureusement tous ceux qui, présents ou absents, avaient concouru à préparer cette fête.

* * *

Les nombreux amis que comptait M. A.-J. Papineau à Saint-Boniface ont appris avec regret la mort de sa vénérée mère, Mme Victor Papineau, de Montréal, décédée à l'âge de 51 ans. Elle laisse pour pleurer sa perte son mari, M. Victor Papineau, deux filles, Soeur St-Maurice de la Présentation de Saint-Hyacinthe, Mme Montreuil, de Québec, et notre ami à tous.

* * *

Une confession honnête. "Je dois confesser", écrit M. A.-R. Bluhm, de Cincinnati, Ohio, "que le Novoro du Dr Pierre surpasse toutes les autres médecines. Depuis longtemps j'étais malade par des troubles d'estomac et des reins, accompagnés de conditions irrégulières des intestins. Mais, Dieu merci, le Novoro du Dr Pierre m'a guéri de tout cela." Ce remède herbeux, bien connu, agit sur les reins, règle l'estomac et tonifie tout le système. Ne se vend pas chez les droguistes. Des agents spéciaux le distribuent. Pour de plus amples informations, écrire au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd. Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

A PROPOS DE NOTRE CALENDRIER

Notre calendrier est terminé, et tous nos lecteurs qui en feront la demande le recevront d'ici peu. D'avance nous croyons devoir leur présenter nos excuses. A notre grand déplaisir, les mois et les indications des fêtes religieuses sont en anglais. Nous avons fait l'impossible pour l'avoir en français. Un fournisseur de Montréal s'était engagé à nous en donner en français. Et nous avons attendu, comptant sur lui. C'est pourquoi notre calendrier n'a pas paru au premier janvier. Ces jours derniers, ce bon fournisseur nous donnait avis qu'il ne pouvait pas remplir notre commande. Nous nous sommes alors trouvés acculés à un dilemne: ne point publier notre calendrier et désappointer nos lecteurs, ou le publier, — ce qui nous déplaisait souverainement, — avec mois et indications en anglais. Mieux vaut le calendrier incomplet que rien. Nous nous reprendrons l'an prochain.

A NOS LECTEURS

Offres avantageuses

Des arrangements spéciaux nous permettent de faire à nos lecteurs deux belles offres:

Pour la somme de $3.00 nous donnerons un abonnement d'un an à la Liberté *et un exemplaire relié du fameux livre de* Moore, *le* "Clash", *ce puissant et éloquent plaidoyer d'un anglo-protestant en faveur de la langue française au Canada. Le* "Clash" *se vend partout* $1.75. *Notre offre est donc très avantageuse.*

Pour la somme de $3.00 nous donnerons aussi un abonnement d'un an à la Liberté, *et en plus un beau chapelet en nacre de perle. Hâtez-vous, car le nombre de ces chapelets est limité.*

Le capitaine d'infanterie Marcel Ducasse vient de trouver une mort glorieuse en mer Méditerranée, lors d'une tempête qui désempara le ballon dirigeable qu'il commandait.

Durant une journée entière, un torpilleur, puis deux, essayèrent vainement de sauver le capitaine et son équipage. Les éléments déchaînés l'empêchèrent...

Vers le soir, constatant que la nacelle faisait eau, le capitaine Ducasse l'allégea de son poids en se jetant à la mer. Le lieutenant qui commandait en second montra le même courage, d'autres hommes suivirent. Aucun ne put atteindre les torpilleurs, que la violence des vagues tenait à distance. Mme Ducasse, veuve de l'héroïque officier, a connu ces tragiques détails par l'un des deux seuls rescapés de l'équipage. Le capitaine Ducasse, qui fut successivement instituteur à Evreux et à Rouen, était officier de la Légion d'honneur.

(Le *Pèlerin.*)

LA LANGUE FRANCAISE

Conference par Sa Grandeur Monseigneur Beliveau

DIMANCHE SOIR A 8.30

A l'Academie Provencher - Sous les auspices de l'Union Canadienne